

# BULLETIN

DE L'AMICALE DES ANCIENS DE LA  
BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE-LORRAINE  
223 - III et 224 - IV, 1991



Lieutenant Colonel Henri BRANDSTETTER  
1906 - 1991

Sous-Lieutenant Méhariste au SAHARA en 1930  
Commandant SCHATZI à la Brigade ALSACE-LORRAINE

## EDITORIAL

### **Au gui l'an neuf !**

Du fait de retards divers principalement imputables à son éditeur, ce numéro double (III et IV - 1991) du Bulletin sera diffusé peu avant Noël 1991 et Nouvel An 1992. Au nom du Comité Central, cet éditorial adresse donc à chacune et chacun de ses destinataires des vœux très chaleureux pour eux-mêmes, pour leurs sections et pour le maintien des liens et des traditions qui vivifient notre Amicale.

En plaçant ces vœux sous le signe du gui, symbole joyeux des célébrations gauloises, cet éditorial voudrait que les motifs de joie et d'espoir l'emportent dans tous les coeurs sur les peines et les préoccupations que les deuils et l'âge causent à beaucoup d'entre nous. Invoquer des motifs de joie et d'espoir peut, certes, paraître téméraire, du fait de l'état du monde où l'effondrement de nombreux régimes totalitaires implique un difficile apprentissage de la liberté. Puisse l'expérience que nous avons faite de cette transition, il y a cinquante ans, servir à tous ceux dont c'est maintenant le tour, surtout dans les pays de l'Est de l'Europe où nous sommes quelques uns à entretenir des relations de confiance fondées sur la part que nous avons prise à la lutte contre le nazisme et à la naissance de la Communauté Européenne.

Dans ce numéro double, on trouvera d'abord les rubriques habituelles nourries par les contributions chaleureuses de notre ami Bergdoll, sur la vie de la section Sud-Ouest, sa participation

à l'Assemblée Générale de METZ poursuivie par l'excursion à BASTOGNE et ses manifestations du souvenir à MARSANEIX et ATUR. La relation de celles-ci et les allocutions qu'y a prononcées notre ami HUTARD, constituent une digne réponse aux insinuations dépréciatrices de Guy PENAUD dans son "*Histoire de la Résistance en Périgord*". Comme chaque année aussi, on lira la relation des cérémonies du 11 novembre à FROIDECONCHE et ESBOZ-BREST.

Au Carnet Noir, les notices nécrologiques de Henri BRANDSTETTER, d'André JACOB et d'André LUTRINGER permettront à ceux qui ne les ont pas connus d'en découvrir les personnalités et ce qu'elles ont apporté à la Résistance et à la Brigade Alsace-Lorraine.

Dans le prolongement des précédents articles de la rubrique "*Les Anciens se souviennent...*", notre ami Jean ESCHBACH, président de la section PARIS, et fils de l'un des fondateurs de la 7ème Colonne d'Alsace (devenue plus tard le réseau FFC "Martial"), déjà mentionnée dans les souvenirs de Pierre BOCKEL parus au n° 221 - I, 1991 du Bulletin, rapporte ses propres souvenirs de la Résistance Alsacienne. On en retiendra tout particulièrement un fait que nous ignorions jusqu'à ce jour, à savoir que la décision d'organiser un mouvement de résistance alsacien fut prise dès la fin de juin 1940, dans une ferme du Périgord et qu'y furent, en même temps, créés le réseau CND "Castille" du Colonel REMY, ainsi que le réseau "AJAX". Les implications pour la résistance alsacienne du conflit GIRAUD - DE GAULLE, ainsi que des tentatives de négociations entre le commandement américain et un groupe d'officiers allemands décidés à supprimer HITLER, sont des faits historiques qu'il n'est pas permis d'ignorer quels que soient les jugements de valeur qu'ils peuvent susciter.

Dans une troisième partie de ce numéro double est reproduit un important article de Pierre BOCKEL, paru il y a quelques années dans une revue d'enseignants. Le témoignage de son amitié spirituelle avec André MALRAUX, née à la Brigade et approfondie au cours des trente années suivantes, rappelle, par delà leurs personnes, ce que fut le cimat spirituel de la Brigade, celui-là même qui l'a distinguée de toutes les autres formations militaires et qui continue de sous-tendre la vie de notre Amicale.

Si parmi les lecteurs du Bulletin, il en est qui souhaiteraient alimenter à leur tour la rubrique "*Les Anciens se souviennent...*", qu'ils n'hésitent pas à soumettre leur contribution au signataire de cet éditorial.

**Bernard METZ**  
**9, rue Jean Knauth**  
**67000 STRASBOURG**

\*\*\*\*\*

## REVERIES SUR UN BANC

Il est éminemment consternant, pour les gens qui comme moi sont toujours présents au départ de l'autocar affrété pour le transport des amicalistes, à destination de la ville choisie pour le déroulement du Congrès Annuel, et qui, pour une raison ou une autre, ne font pas partie du "convoi", de voir les camarades s'engouffrer dans le véhicule, avec une vélocité de jambes qui n'ont pas encore trop servies depuis le réveil matinal, pour s'agglutiner illico en une masse homogène dont les laissés sur place se sentent parfaitement exclus.

Le vague à l'âme s'installe, on suit des yeux la "patache" en partance; un tournant, le cap est mis sur METZ, STRASBOURG, FROIDECONCHE ou ailleurs.

Cette année, résolument, j'ai voulu vivre avec eux toutes les heures d'amitié en terre lorraine, promises par la section mosellane et plus particulièrement par BOUBOULE, maître d'oeuvre en l'occurrence.

J'ai laissé filer le car montponnais; ma voiture est restée au garage; je ne compte point parmi les privilégiés de la S.N.C.F. qui utilisent prioritairement le rail; le coucou qui en 68 ou 69 joignit DANNEMARIE, avec à son bord BALOUT et quelques camarades, a pris de la bouteille. Je ne tenais pas du tout à atterrir sur l'aire d'accueil devant l'Est-Relais, à GRIGY, en hélicoptère, à l'instar de nos camarades ministres, quand ils étaient en exercice et qui quittaient l'engin, avec l'air de nous saluer, chapeau bas, alors qu'ils faisaient la courbette uniquement pour éviter les pales de l'hélice. M'aventurer en ULM pendulaire ? Ma témérité ne va point jusque là. C'est pourquoi, tout benoitement, je me suis rabattu sur l'aile du rêve, un moyen de transport peu onéreux, excessivement rapide, qui ne génère aucune pollution et qui possède, en plus - ce qui n'est pas négligeable - un don d'ubiquité peu commun.

Mon itinéraire s'est forcément démarqué de celui de mes camarades. Par principe, je n'aime guère les autoroutes, la jonglerie intense des dépassements ni le ronron de la monotonie qui risque de vous faire piquer un petit roupillon avant de vous réveiller avec toute la brusquerie possible sur le pare-chocs de votre collègue de devant. C'est pourquoi, je me suis retranché, jusqu'à la capitale de la moutarde et du cassis, derrière le "*parcours du combattant*" modèle 1944, que certains reconnaîtront aisément; je n'ai point eu besoin d'un quelconque carnet de route pour m'y conformer.

Que revivent donc les petites routes de la France profonde, pour gazogènes à bois, qui vous permettent de "*pélerin*" par les "*Centre Ville*", de muser le long du ballast de la voie ferrée de quelque vétuste tortillard encore en service, de bringuebaler sur le tablier de ponts plus ou moins bien suspendus, de prendre plein les mirettes les clichés au ralenti d'un porche bien assis d'église romane ou d'une flèche effilée de cathédrale gothique, de découvrir, à chaque courbe serpentine du tracé routier, une merveille de plus !

Périgueux et les coupoles de Saint-Front s'estompent progressivement. Voici TERRASSON et le chevauchement de ses toits d'ardoise, puis BRIVE, dite la GAILLARDE, où certaines chambrées de la caserne BRUNE ont conservé le souvenir de mes fortes suées, suscitées par le saumâtre exercice de lustrage au cul de bouteille des parquets du samedi. Je m'engage dans la pittoresque vallée de la CORREZE, rivière que je franchis pour aboutir sur les hauteurs de CORNIL, gîte et couvert assurés, dans ce fond d'auberge où MALRAUX nous apparaît pour la première fois.

A l'horizon se profile TULLE, sa célèbre manufacture d'armes et son école d'enfants de troupe; aux avant-postes, la sinistre décharge où furent suppliciées les cent et quelques victimes choisies au hasard aveugle par les hommes de main de LAMMERDING. Passants, recueillez-vous !

Une courte prière et je grimpe la longue côte de la BITARELLE, assourdi par le bruit des cascades de GIMEL, proches. Voici déjà EGLETONS, à quelques encablures des monts des Monédières, toutes roses et mauves de bruyères exubérantes, USSEL et son passage à niveau souvent fermé, qui tempère la fougue des chauffards trop pressés, enfin EYGURANDE-MERLINES, carrefour de voies ferrées, où je trouve un lit bien douillet.

Je délaisse évidemment le camp de BOURG-LASTIC et sa renommée vipérine. Me voici à ROCHEFORT-MONTAGNE, avec un certain regret, j'ignore la déviation qui m'emmènerait au PUY-DE-DOME ou à CLERMONT-FERRAND, car mon étape de montagne me propulse sur PONTGIBAUD, où je retrouve, toutes chaudes, les traces du car, en provenance de LIMOGES, puis sur VOLVIC avec son église, noire de ses pierres de lave refroidie et RIOM que je fuis comme la peste, sans chercher à connaître la célèbre Vierge à l'Oiseau, car les procès de la France pétiniste, dont celui de DE LATTRE, restent encore figés dans les mémoires. En trombe, je tombe sur RANDAN, auréolée encore du succès d'un précédent Congrès, pour y goûter un repos bien mérité.

Le temps de cueillir quelques armes, de faire provision de munitions, de m'accorder quelques souvenirs dans le fatras laissé par l'occupant, et déjà je suis prêt à musarder dans le jardin à la Française du Pavillon SEVIGNE, à VICHY (Monsieur MALHURET fait un brin de promenade au Parc des Sources). J'ai tout loisir de capter les effluves en provenance de CREUZIER-LE-VIEUX, qui m'indiquent que les amicalistes du Sud-Ouest sont en train de se sustenter sérieusement chez BAUDRY, le toujours jeune, mais déjà le Château de LAPALISSE se trouve en vue, le DONJON (pas celui du château) n'est pas loin. Cette localité s'efface en cédant la place à DIGOIN, une des triades de la faïence avec SARREGUEMINES et VITRY-LE-FRANCOIS, DIGOIN qui est un énorme noeud de voies d'eau : LOIRE, Canal de ROANNE, Canal du CENTRE, BOURBINCE et ARROUX s'y côtoient.

De quoi se noyer, plutôt deux fois qu'une, ce qui ne m'empêche pas, à partir de VIGNY-LES-PARAY, à quelques kilomètres

de là où je suis en repos forcé, je ne sais pourquoi, d'aller à la pêche avec Inno, Marrakech et Serres. (Chers amis, où êtes-vous tous trois ?). Point de ligne légère en fibre de carbone ni de moulinet dernier cri, mais de vulgaires grenades à manche qui effraient à mort les poissons.

Les "*forgerons*" de GUEUGNON n'ont rien entendu; je continue à longer l'ARROUX, avec TOULON dessus, avant de me perdre à AUTUN pour une investigation éclair de ses vestiges romains et du tympan de sa cathédrale où officia l'évêque TALLEYRAND-PERIGORD, avant de devenir ministre - avec porte-feuille mais sans morale - du Directoire, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration, maître-diplomate au Congrès de Vienne et diable boiteux pour la postérité. A droite, droite ! direction NOLAY où m'attendent la statue de Lazare CARNOT, l'Organisateur de la Victoire et à nouveau MALRAUX, sur une vaste esplanade, haranguant ses troupes et leur assurant qu'il y aurait malheureusement bien des manquants dans leurs rangs, lors de la victoire finale.

Il n'y a plus qu'à rejoindre BEAUNE et son réputé Hôtel-Dieu, égrener les noms prestigieux du vignoble bourguignon, jeter un rapide coup d'oeil au Palais des Ducs et à la Chartreuse de Champmol, à DIJON, avant de retrouver les Périgourdins qui ont préféré faire leurs dévotions à la basilique du Sacré-Coeur de PARAY-LE-MONIAL, encaisser les miasmes des centres miniers de MONTCEAU, BLANZY et MONTCHANIN, tomber à CHALON-SUR-SAONE sur l'A6 afin de pouvoir filer à vive allure vers la LORRAINE.

Me voici donc accroché à leurs basques sur les divers fragments d'autoroutes qui mènent à METZ. Je vous jure que le levier de vitesse dans le car ne reste pas au point mort : il s'agit de compenser le retard engrangé en même temps que les multiples en-cas, à CREUZIER. La voie ne baguenaude point comme les cheminements flexueux de ma préférence, elle ne frôle que fugitivement les localités, répudie LANGRES, ses remparts, portes et tours, dédaigne NEUFCHATEAU et la Meuse, pour aller prendre les eaux du côté de CONTREXEVILLE, avant de foncer plein nord sur

TOUL, la Cathédrale Saint-Etienne et les réparties bien vertes de BIGEARD; versatile, elle salue de loin la ville de DROUOT, NANCY, sa fameuse place Stanislas, la porte de la Craffe et la pimpante Pépinière, s'engage dans la vallée de la Moselle, industrialisée jusqu'à PONT-A-MOUSSON, nettement plus agreste en amont de cette ville. Enfin, l'autre capitale lorraine ! Celle de FABERT et de LASALLE, où attendent les larges sourires de l'Etat-Major de la Section M et quelques grognements de deux ou trois estomacs bougons que l'heure tardive a plus ou moins noués, mais que la restauration ultérieure glissera imperceptiblement vers l'ambiance désirée.

Le repas d'accueil chez BOUBOULE se termine à la "méridienne" de nuit. Je me glisse à l'hôtel ultra-moderne où les Périgourdiens, lestés de quelques bons verres, ne comprennent pas tous que les portes s'ouvrent seules et qu'il faille un code permettant d'accéder aux chambres. A l'usage de ceux qui, quelques heures plus tard, se heurteront, malgré des efforts désespérés, à porte close, il est conseillé de faire appel à la main d'oeuvre féminine, au doigté plus sûr et à la patience plus affinée.

Au Fort de QUEULEU, j'assiste à la levée des couleurs et au malaise de notre malheureux DELAGE qui se retrouve, privé d'excursion, sur un lit d'hôpital. L'Assemblée générale, à MOULINS-LES-METZ, vaut par sa concision, le vin d'honneur par son tonus, le service par son impeccabilité et le repas lui-même par son admirable perfection.

Visite guidée dans le centre ville et derechef la table (méchoui), puis le retour à l'hôtel à douze heures bien plombées.

Je ne suis point les autocars à BASTOGNE pour acheter les fraises de VERGT, dans les "comestibles" de l'endroit; j'en ai suffisamment sur ma table quand j'en désire, mais je profite de l'interlude belge pour flâner, en long et en large, à travers mon département d'origine et musarder dans le siècle, d'une décade à l'autre. J'enregistre seulement que cette journée mémorable connaît à BASTOGNE un afflux de charcuterie hors du commun, puis à

GRIGY, de nouveau chez BOUBOULE, une monumentale choucroute, de quoi gaver, bourrer, rembourrer, matelasser des estomacs, torturés plus que nécessaire et qui, sur l'instant, se déclarent prêts à faire Carême, quarante jours de rang.

Les adieux faits, au petit matin du dimanche, le car qui n'a guère dormi lui aussi, mais qui se montre néanmoins de service, inverse sa rose des vents. Je m'y étais introduit sans me faire remarquer, les mines ensommeillées, encore en digestion des agapes de la veille, n'étant pas à même de résoudre l'énigme policière du dimanche soir ou de mettre sur les genoux le moindre problème de mots croisés, un peu sérieux. DELAGE qui n'est encore qu'à moitié remis dans son assiette semble pourtant ragailardi.

Voici une aire de repos, à hauteur de LANGRES, je suppose. Qu'est-ce-qui me pousse à me glisser dans les larges pantalons de Noël BALOUT, accoutumés à une redondance de ventre plus prononcée que la mienne et que ma chevelure - ou le peu qui en reste - ne présente rien de ressemblant avec sa crinière léonine.

Je me souviens maintenant; je tiens à téléphoner à MONTAGNAC-D'AUBEROCHE, que selon toute vraisemblance, j'arriverai avec un fort retard à la clé. Et c'est là que mon rêve tourne au cauchemar. Du retard, il y en aura, palsambleu ! Du car en partance, on ne remarque point mes signaux désespérés. Que voulez-vous, les utilisateurs de calculettes ne savent plus effectuer le comptage simpliste d'un total d'occupants en vase clos ! Par contre, le chauffeur, apercevant dans son rétroviseur une majestueuse place vide à l'arrière de son véhicule, a heureusement le réflexe qui s'impose : faire stopper son lourd engin.

*"Quat' kilomètres à pied, ça use..."* Eh bien, non !

La LORRAINE me poursuit; un vacancier du 57, arrivé sur l'aire de repos, entasse pêle-mêle, femme, gosses, tout son attirail de tourisme et ma digne carcasse dans chignole, un démarrage à la SENNA, quelques longueurs à la PIQUET, et me voici rejoignant le havre-bus.

Un léger coup de coude, le vice-président de l'Association ALSACE-PERIGORD, venu quérir son président, me réveille. Je m'étais assoupi à ses côtés, sur le banc, devant le palais de Justice de PERIGUEUX. Il est vrai qu'il était un peu dur de la "*portugaise*" qu'il me présentait et que nous attendions très sagement depuis plus de deux heures.

La réalité me tire des bras de Morphée. Le car se trouve devant mon nez.

Raymond BERGDOLL

\*\*\*\*\*

## INCURSION A BASTOGNE

C'est une fort bonne idée de l'ami BOUBOULE de nous avoir conduits à BASTOGNE.

Le samedi, 25 mai, nos estomacs paresseux, parce que vieillissants et trop encombrés par les somptueux et délicats mets de la veille, ne nous empêchent pourtant pas d'être présents à l'heure prévue pour monter dans le car de DORDOGNE. Un regret cependant : un ennui de santé tient notre ami DELAGE et son épouse, éloignés de cette partie.

Arrêt à EST-RELAIS, pour charger d'autres camarades et nous voici partis en compagnie du car affrété par la section MOSELLE.

Le temps est frais, mais le ciel dégagé et ensoleillé nous permet d'admirer les collines verdoyantes dans le lointain, le magma de tous les établissements industriels des vallées de la Moselle, de la Fentsch, de l'Orne et du Conroy, et plus loin les tours de la centrale nucléaire de Cattenom nous portent à plus de réflexion que d'enthousiasme.

Arrêt technique à la frontière entre LUXEMBOURG et BELGIQUE. Les douaniers se pointent. Pourquoi ce contrôle, alors que nous assistons à un défilé intense de camions multicolores de toutes nationalités qui passent sans s'arrêter ? La C.E.E. est encore de santé fragile.

A ARLON, pause pipi et montée des guides, un par autocar. Le nôtre se présente avec cet accent bien particulier des Belges francophones. Colonel en retraite, il a commandé l'école de l'Infanterie Belge. Nous pourrions juger de la parfaite érudition et des qualités pédagogiques évidentes du conférencier. Je suis surpris par certains mots et expressions peu familières dans notre SUD-OUEST : ce tantôt, septante, nonante, etc... Je m'habitue peu à peu.

Dès le départ d'ARLON, nous entrons dans le vif du sujet, c'est-à-dire par l'évocation de la bataille des ARDENNES. La route que nous empruntons est large, sérieusement assise, bien balisée; les forêts sombres et les prairies très vertes ne nous permettent guère d'imaginer qu'au début de la 2e quinzaine de décembre 1944, dans le froid et la neige, les G.I. et leur armada de véhicules à l'étoile blanche, montaient au front vers BASTOGEN, par ce même itinéraire.

Heureusement, nous avons le talent de notre colonel-conférencier qui supplée notre manque d'imagination, même si nous avons connu de semblables épreuves en ALSACE.

Nous passons près de la ferme où des assiégeants allemands avaient incité les Américains à se rendre et s'entendre dire ; *Nuts !* (des nêfles). Du genre : "*La garde meurt ...*". Du moins ces Américains là étaient-ils un peu plus polis que notre CAMBRONNE national dont la réponse originale, très brève dut être édulcorée pour pouvoir figurer dans les manuels d'histoire sans risquer de les salir.

Le guide nous parle de trois femmes : une Luxembourgeoise qui donna des renseignements à l'Armée U. S. et que l'on n'écoula pas, une infirmière belge qui soigna les blessés et mourut dans un bombardement, enfin celle qui, prisonnière des Allemands, à MAGERET, réussit à séduire - paraît-il - un général ennemi, ce qui retarda l'offensive de quelques heures (Se non è vero, è bene trovato). Oyez, braves gens : "*Le repos du guerrier, c'est pour après la bataille, jamais pendant*".

Nous traversons à l'est de BASTOGNE de jolis petits villages tout neufs, tous reconstruits après 1945, très propres; nous côtoyons des champs bien entretenus, des pacages verdoyants; des bovidés bien gras nous regardent paisiblement.

Ici, dans ces villages de MAGERET, LONGWILLY, NOVILLE, MARVIE et bien d'autres, les G.I. se sont battus comme des lions pour chaque ruine; ils se sont accrochés au terrain comme nos

poilus, jadis, et ils ont tenu, bien que blessés, peu secourus, restant sur place. Ils se sont battus dans le froid, par moins vingt degrés, dans la neige des rivières en crue. Malgré le potentiel d'armes, de munitions, de ténacité et de froide détermination engagé par les hommes de VON RUNDSTETT, ils les ont empêchés de rentrer dans BASTOGNE. Il faut essayer d'imaginer les affres des civils dont 2500 moururent, nous dit-on, de froid, des privations ou simplement massacrés par les Allemands en retraite.

Nous arrivons au MARDASSON pour une conférence en plein air. Il ne fait pas très chaud, le vent est assez vif, mais le colonel belge sait capter notre attention et, schémas à l'appui, nous suivons les péripéties de cette fameuse bataille des ARDENNES, qui émoussa fortement les prétentions de vaincre des Nazis.

Nous remarquons que l'étoile à cinq branches a été choisie pour les assises planes du mémorial et du centre historique, cette étoile peinte sur tous les véhicules US en 1944.

J'apprends bien des choses :

- Que KOKOT, général allemand, commandait une division (Hue !!),
- que des chars allemands réussirent à s'approvisionner en carburant dans les dépôts américains,
- que des commandos de représailles composés d'Allemands, mais aussi de Français, de Belges et de Suisses, massacrèrent des soldats Américains prisonniers et des civils.

En songeant à ces morts d'Outre-Atlantique, nous devons nous souvenir que par deux fois, en un peu plus d'un quart de siècle, les gars d'Amérique ont traversé l'océan pour débarasser la vieille Europe, du Kaiser et de ses rêves pangermaniques, en

premier, puis de l'illuminé peintre paranoïaque et de ses satellites inhumains, plus près de nous. Ayons une pensée reconnaissante pour ces boys, venus mourir afin que notre Europe écartelée retrouve une raison d'espérer.

Avant de prendre le chemin du retour, nous avons la possibilité de nous promener une heure durant dans BASTOGNE, dont l'importance tient au fait que c'est un carrefour de plusieurs routes.

Dans un "Comestibles", comme ils disent là-bas, de la place centrale, nous remarquons des fraises de VERGT. Ils ont bon goût, ces Belges, pour une fois. Ce détail me permet d'espérer qu'un jour, elle se fera, cette Europe unie, malgré les séquelles des conflits sanglants du passé et en dépit des difficultés matérielles de maintenant.

De retour à METZ, nous avons le plaisir de trouver notre ami DELAGE ragailardi et de pouvoir déguster une choucroute "EST-RELAIS" dont BOUBOULE détient le secret.

Un grand merci à la section MOSELLE, pour cette journée du souvenir.

*Relaté par un anonyme mangeur de choucroute,  
pour tous les lecteurs du Bulletin.*

\*\*\*\*\*

## REMERCIEMENTS

Notre ami DELAGE, de la section SUD-OUEST, qui, bien involontairement, a suscité quelque émoi devant le Fort de QUEULEU, lors du Congrès 91 à METZ, m'a prié de faire insérer, un petit articulet qu'il a rédigé, dans le Bulletin de l'Amicale. Le voici dans son entier :

*"Le brigadier DELAGE Henri vous prie de l'excuser pour avoir involontairement troublé cet admirable Congrès si bien organisé, et auquel il se faisait un réel plaisir de participer avec son épouse.*

*Sa femme et lui-même tiennent à remercier très sincèrement et du fond du coeur, toutes les personnes qui leur sont venues en aide, d'une façon ou d'une autre, et plus particulièrement le médecin qui, spontanément, s'est mis à son service, dans cette fâcheuses situation.*

*Il mettra tout en oeuvre pour ne plus se faire remarquer."*

Rassurez-vous !

Notre ami DELAGE, avec une médication appropriée et les soins dévoués de son épouse, a retrouvé sa bonne humeur, son entrain et sa grande disponibilité pour les manifestations auxquelles le convie l'Amicale.

Raymond BERGDOLL

\*\*\*\*\*

## VIE DE LA SECTION SUD-OUEST

---

### COMMEMORATION DE MARSANEIX

21 JUILLET 1991

Compte tenu du prodigieux impact de la commémoration de l'année écoulée, nous jugions que la cérémonie de juillet 91 resterait bien en retrait de sa devancière. A tort !

En effet, il s'en fallut de peu qu'elle ne connût la même vogue. Le soleil et la disponibilité aidant, car il n'est plus besoin de parler de vacances pour la gent des retraités, nous nous trouvions plus de 150 à suivre le rituel au Monument aux Morts de MARSANEIX, puis à la stèle de MARTEL, avant de nous serrer à 105 convives bien endentés (malgré certains rajouts de porcelaine), autour des tables, l'heure de la gamelle et du quart venue.

Point n'est besoin de trop s'appesantir sur les usages et les actes qui font partie de l'organisation de la traditionnelle manifestation commanditée par notre ami BOUBOULE. Le premier temps appartient toujours au Maire, Monsieur BOISSAVY, devant le Monument aux Morts, le second reste l'apanage des anciens de la B.A.L. à la stèle.

Le discours du Maire, moins concis qu'à l'accoutumée, suivit un dépôt de gerbes et la minute de silence, les sonneries étant effectuées par Monsieur GENESTE, notre dévoué trompette vernois et la garde d'honneur assurée par une forte demi-douzaine de porte-drapeau; l'allocution de HUTTARD, président de la section SUD-OUEST, à un processus analogue, mais plus compact puisqu'il inscrivit dans son déroulement l'appel des noms des neuf martyrs - travail dévolu à ALBERT Paul - et associa, dans le fort temps de recueillement, la mémoire de deux de nos grands anciens, disparus cette année, GIRAUD, mort à 80 ans, le 9 avril et le colonel

BRANDSTETTER, dit SCHATZI, décédé à 85 ans révolus, le 16 juillet, Monsieur GENESTE, en plus des sonneries réglementaires, nous maintenant au garde-à-vous pour le Chant des Partisans et la Marseillaise.

Le kir d'honneur, à la salle des Fêtes, fut prisé comme il se doit par l'ensemble des participants. Dommage que certains camarades durent se séparer du gros de la troupe, les uns, pour des raisons d'ordre familial, d'autres parce-que leur estomac ne supporte plus les efforts d'une intense digestion. Le menu se maintint dans sa tradition d'excellence, les vins ne le déparant nullement puisque la conversation en altitude de timbres, se vit meublée à souhait. Au dessert, un sympathisant de NOTRE-DAME-DE-SANILHAC nous fit apprécier l'étendue d'un registre de voix qui ne manque pas de séduction. Peut-être nous apportera-t-il son concours, l'année prochaine, pour le Congrès, déjà en gestation ?

Raymond BERGDOLL.

\*\*\*\*\*

## DISCOURS PRONONCE A LA STELE par HUTTARD

Monsieur le Maire,  
Chers Amis,

*En 1989, nous vécûmes au fil des jours, les fastes du Bicentenaire de la Révolution; l'année 1990, dite année De GAULLE, nettement plus discrète, connut quelques point forts, principalement orchestrés par ses anciens compagnons de lutte, Français Libres et Français Résistants, et bien des silences populaires.*

*L'année que nous parcourons sacrifie beaucoup au petit génie musical de SALZBOURG, Wolfgang Amadeus MOZART, à "la Flûte Enchantée", au "Requiem", à la "Kleine Nachtmusik" et à toute la kyrielle des symphonies, sonates et sonatines qui structurent une oeuvre admirable, en un langage harmonieux que l'on souhaiterait compris de tout l'univers. Elle clôt aussi une décennie dont les journalistes de la presse écrite ou de la Télé cherchent à extraire, pour des lecteurs ou des auditeurs plus ou moins intéressés ou intéressants, des facettes que, peut-être, nous espérions plus brillantes.*

*Remous d'une Histoire perpétuellement mobile, auxquels sont venus s'ajouter depuis, les sinistres remugles de naphte et sang mêlés, de la guerre du Golfe. Une Histoire que l'on ne brasse point toujours régulièrement et qui, telle une salade mal préparée, conserve malheureusement, dans les rappels du passé, bien des zones d'ombre ou d'oubli total.*

*Le 8 Mai 1945, un armistice met fin à des années de luttes, de peur, d'atrocités. Des luttes dont nous nous souvenons pour y avoir participé, une peur qu'ont connue des générations toujours présentes dans la pyramide des*

*âges, des atrocités qui ont marqué à jamais l'âme ou la chair de centaines de milliers de Français.*

*Cette année, pour ce 8 Mai, sur le plan médiatique, aucun programme des chaînes Télé ne faisait allusion à une quelconque cérémonie de remise en mémoire de faits qui nous concernent toujours.*

*Il est vrai que les problèmes du sexe ou de la criminalité, trop placés en lumière par les gourous de ces chaînes de télévision, crèvent l'écran avec plus de facilité que les "frimes" d'anciens combattants, tout justes bons à servir de cible parfois à quelques amuseurs publics, mal intentionnés.*

*Alors il ne reste que quelques petits paquets de fidèles, d'année en année plus clairsemés, pour entretenir la flamme symbolique du souvenir. En ce qui nous concerne, nous ne faillirons point au devoir d'amitié, de solidarité, de respect mutuel auquel nous avons souscrit aux temps troubles de l'occupation et, même si nous n'avons pu construire qu'une toute petite parcelle d'Histoire, cimentée par nos propres souffrances et le sang de nos martyrs, nous admettrons difficilement que l'on fasse table rase des vies sacrifiées pour que s'épanouisse une paix durable.*

*Le 8 Mai 1945, alors que des millions de Français célébraient la fin d'un cauchemar, les familles dont les patronymes figurent sur cette plaque de marbre pleuraient la disparition d'un être cher. Que les familles de ces martyrs se rassurent. Si la mémoire collective accuse de fâcheuses fissures, du moins pourront-elles compter sur l'inlassable dévouement de notre ami Paul ALBERT qui partagea, des semaines durant, les joies et les peines des victimes, avant de figurer à leurs côtés, dans le sinistre alignement du 18 Juillet 1944, Paul ALBERT qui continue, par cette stèle dont il reste le maître d'oeuvre, à leur vouer un attachement sans mesure.*

*Que ces familles veuillent bien croire aussi que nous unirons toujours nos pensées et nos prières aux leurs, pour perpétuer le souvenir de nos neuf camarades, fauchés en pleine jeunesse, ici-même, dans cette clairière de MARTEL.*

*Que Monsieur le Maire de MARSANEIX et les ressortissants de sa commune veuillent accepter nos sentiments de reconnaissance pour la fidélité qu'ils témoignent à cette commémoration, à laquelle les anciens de la B.A.L., de près comme de loin, continuent à participer en grand nombre, preuve d'une amitié qui ne se dément point.*

\*\*\*\*\*

### **PRESENCE A ATUR**

**15 AOÛT 1991**

La journée du 15 Août a pour habitude d'amener des orages et un refroidissement de la température qui amorce le glissement vers les rives automnales. Cette année, il n'en est rien : l'été qui a pris un départ catastrophique se veut plus flamboyant que jamais. Tant mieux. Les amicalistes de la section, présents dès 10 h pour la commémoration annuelle, ne me contrediront point.

Cette dernière, organisée par les A. C. de NOTRE-DAME-DE-SANILHAC et ATUR réunis, et chaperonnée par la Municipalité, débute par un dépôt de gerbes et l'habituelle minute de recueillement, au Monument aux Morts de la commune d'ATUR, flanqué d'une demi-douzaine d'étendards. Le discours du président HUTTARD amène une chaleureuse réponse du maire, Monsieur CURNIL, qui se montre sensible à la bravoure montrée par les maquisards de l'époque et au sacrifice suprême de nombre d'entre eux; il se dit prêt à tout faire pour que leur dévouement à une cause des plus

nobles ne tombe point dans l'oubli. Puis c'est l'habituelle tournée des stèles, disséminées sur le ban de la commune et fleuries au fur et à mesure par le président des A. C. du lieu.

Un vin d'honneur, frais à souhait, offert par la Municipalité, à la cinquantaine de participants, clôt cette cérémonie, à la fois simple et émouvante.

Pour nous autres, la journée n'est pas terminée. Au cours d'un excellent repas servi à VERGT, au restaurant TRAPY, fils d'un vaillant résistant décoré à DURESTAL en 1972, il est évidemment question du Congrès de l'année prochaine dont les bases sont déjà solidement jetées; il ne reste qu'à les ancrer du mieux possible.

L'après-midi se termine par un déplacement à SAINT-MICHEL-DE-VILLADEIX, localité distante de 6 km, où nous sommes reçus par le Maire, Monsieur DUPONT, fier de pouvoir nous montrer la magnifique salle du multiple rural, retenue déjà pour le repas du 16 Mai, et nous faire admirer un petit bijou d'église, entièrement rénovée, où se déroulera le service religieux oecuménique si possible.

Raymond BERGDOLL.

\*\*\*\*\*

#### DISCOURS LU à ATUR par le président HUTTARD

*Monsieur le Maire,  
Mesdames, Messieurs,  
Chers Camarades,*

*Ce n'est certes point la première fois que la municipalité en place commémore le sacrifice des six*

*jeunes maquisards, massacrés au cours de la journée du 15 août 1944 par les hordes nazies, et en tant que Président de la section SUD-OUEST des Anciens de la B.A.L. qui a regroupé des unités du secteur dont le commando BIR-HAKEIM qui fut décimé sur ces lieux, je ne puis que remercier tous les maires qui se sont suivis à la tête de la commune d'avoir su garder vivace la flamme du souvenir.*

*Jusqu'à présent, ce n'étaient que quelques amicalistes qui répondaient, à titre individuel, à l'avis publié tous les ans dans les journaux de la région, pour se retrouver ici, à cette commémoration du 15 août, soit qu'ils n'habitaient pas trop loin, soit qu'ils avaient fait partie du groupement investi par les troupes allemandes aux abois, sur cette commune d'ATUR.*

*L'année écoulée, sous l'impulsion de quelques membres du Comité, quinze à vingt anciens de la Brigade s'étaient déplacés et je puis vous assurer maintenant, Monsieur le Maire, que tous les ans, à partir de ce jour, une bonne délégation, drapeau en tête, se fera un devoir d'assister au cérémonial projeté. Votre manifestation a pris une place de choix dans notre calendrier, pourtant chargé.*

*Le 15 Août 1944, à ATUR, la mort, dans sa sinistre loterie, tira de son infâme chapeau, les noms de CHADOURNE, le Périgourdin, de WIRTH et HACQUARD, Lorrains de naissance, de MARY et STOFFEL, Alsaciens de souche et de DEBON, venu de je ne sais où, comme pour préfacier le livre qu'allait écrire, sous la conduite d'André MALRAUX, la Brigade Alsace-Lorraine, amalgame de maquisards, les fils des provinces que l'exode avait arraché de leurs*

*villages et propulsé sur les routes de FRANCE et les fils des terres d'accueil, PERIGORD, CHARENTES, REGION TOULOUSAINNE, PAYS BASQUE, SAVOIE, AUVERGNE, et j'en passe.*

*Cette union bâtie à chaux et sable sur le même désir de liberté, sur la même rage de vaincre, sur le même espoir en un avenir meilleur, nous la retrouvons dans cette entente restée vivace au sein de toutes les sections de notre Amicale.*

*En son nom, merci à votre municipalité, Monsieur le Maire, à l'Amicale des Anciens Combattants d'ATUR et de NOTRE-DAME-DE-SANILHAC, organisatrices de cette cérémonie, merci pour nos victimes d'une barbarie trop souvent absoute par le scepticisme, l'indifférence ou l'insensibilité.*

\*\*\*\*\*

## LES CEREMONIES DU 11 NOVEMBRE 1991

### A FROIDECONCHE et ESBOZ-BREST

Comme chaque année, les cérémonies du souvenir dans ces deux communes de HAUTE-SAONE furent empreintes de recueillement et marquées par une participation nombreuse de leurs populations.

Lors de la grand'messe célébrée aux intentions des disparus des guerres, le Curé de FROIDECONCHE en souligna la signification : conserver la mémoire du sacrifice des morts pour la FRANCE, les honorer en se recueillant devant les monuments élevés pour le perpétuer, transmettre le flambeau du souvenir aux générations futures. La Chorale Sainte-Cécile assura le service des chants.

A l'issue de la messe, le Maire PASSARD demanda à Julien LIBOLD de bien vouloir diriger les cérémonies qui débutèrent au Monument aux Morts de la commune de FROIDECONCHE. Le Maire y lut le message du Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, auquel fit suite une allocution de Monsieur BAINIER, président de la section locale de l'UNC-ANF. Enfin, le président de la section du HAUT-RHIN lut le message dont l'avait chargé le Président National de l'Amicale des Anciens de la B.A.L.. Le dépôt de gerbes fut suivi de l'appel des morts, d'une minute de silence et de la Marseillaise.

Les Anciens de la Brigade, suivis de nombreux habitants et enfants des deux communes, se rendirent alors en cortège jusqu'au Monument National aux Morts de la Brigade. Les honneurs militaires y furent rendus par un piquet d'honneur commandé par un sergent, la base de LUXEUIL ayant en outre délégué un sous-officier.

Une cérémonie analogue eut ensuite lieu devant le Monument aux Morts de la commune d'ESBOZ-BREST où la fanfare joua un morceau en l'honneur de la délégation des Anciens de la B.A.L.. Répondant à l'invitation du Maire de cette Commune, seuls quelques

uns d'entre eux (le président de la section du BAS-RHIN, Edmond FISCHER, le président et le vice-président de la section HAUT-RHIN, Julien LIBOLD et Jean CLAUS), parent, vue la faible capacité de la salle de la mairie, participer au vin d'honneur offert par la municipalité.

Après le retour à FROIDECONCHE, un autre vin d'honneur fut servi dans la Salle des Fêtes, après lequel débuta un copieux repas, prolongé du fait d'une innovation de la section locale UNC-ANF qui, pour en couvrir les frais en partie, avait organisé une tombola richement dotée. Trop tard au gré des Anciens de la B.A.L. qu'attendaient de longs trajets de retour, le repas se termina par les adieux et les remerciements aux personnalités et aux amis de FROIDECONCHE.

L'ensemble des cérémonies bénéficia d'une très belle journée d'automne, mais le soleil radieux qui les avait illuminées était déjà couché au moment de prendre la route du retour.

\*\*\*\*\*

Le Bulletin se fait l'interprète de Julien LIBOLD, fidèle organisateur de la participation de l'Amicale des Anciens de la B. A. L. à ces cérémonies, pour remercier ceux d'entre eux qui avaient bien voulu faire le pèlerinage annuel de FROIDECONCHE et aussi pour exprimer la gratitude de l'Amicale aux municipalités de FROIDECONCHE et d'ESBOZ-BREST pour cette nouvelle manifestation de la fidélité de leur attachement à la mémoire de la B.A.L. et de ses morts.

\*\*\*\*\*

## CARNET NOIR

BRANDSTETTER Henri - décédé le 16 juillet 1991

SCHATZI nous a quittés. Avec lui s'éteint un de ces prestigieux combattants d'AFRIQUE, soldats de légende qui possédaient le regard clair de ceux qui savaient dialoguer avec les étoiles, dans la nuit saharienne, deviner les intentions des rebelles aux aguets, épier la mouvance des dunes sous les coups de boutoir d'un simoun qu'ils tutoyaient parce qu'il était de leurs familiers. Est-il parti en tenue de méhariste vers les solitudes infinies des déserts d'outre-vie ou s'est-il assis, comme il aimait le faire, aux tablées conviviales, nimbées en plénitude d'une amitié sans tombée du soir ?

Nul ne le sait. Nous restons tous en l'ignorance de notre sort.

Henri BRANDSTETTER, né en février 1906 à NANCY, est décédé à l'Hôpital Sainte-Anne, à TOULON, le 16 juillet 1991; son inhumation eut lieu au Cimetière Ouest de la Ville, le 20 juillet.

Comme il était bâti à chaux et sable, il avait conservé, malgré une vie mouvementée et un âge relativement avancé, une verdeur étonnante, une fraîcheur de caractère et une enviable santé. C'est pourquoi, suite à la promesse qu'il m'avait faite, nous espérions sa présence à VERGT, le 16 mai prochain, avec Madame BRANDSTETTER à ses côtés.

Malheureusement SCHATZI ne sera plus des nôtres : la destinée et sa comptabilité irrationnelle en ont décidé autrement.

Un petit entrefilet avait signalé dans un de nos derniers bulletins, le décès de SERGE, le fils de son épouse, ravi à l'affection des siens, dans d'atroces souffrances, à l'âge de

45 ans, le 2 septembre 1990 (nous ignorions à l'époque certains de ces détails).

Cette disparition brutale marqua profondément SCHATZI, physiquement et mentalement et contribue fortement à son déclin. Le 10 juillet dernier - pourtant il semblait remonter la pente - en fermant le dernier volet sur la nuit en approche, il s'effondra incontinent, victime d'une première attaque. La seconde intervint deux jours après, alors qu'il se démenait sur son lit d'hôpital. SCHATZI, le baroudeur, tomba dans un coma de quatre jours, et vaincu, rendit son dernier soupir.

Le mémoire que Madame Jacqueline BRANSTETTER m'a fait parvenir, comme certainement à d'autres de mes camarades, parlera mieux, dans sa rigueur, que moi-même, d'une carrière passée hors de la routine commune. Voici les grands traits de celle-ci :

*Après ses études militaires à Saint-Cyr-l'Ecole, d'où il sortit en 1929, avec le grade de Sous-Lieutenant, Henri BRANDSTETTER fut muté au SAHARA, en tant qu'Officier Méhariste, et il participa à plusieurs expéditions en MAURITANIE et au TCHAD.*

*Durant la dernière guerre, il fut Chef d'Etat-Major d'André MALRAUX, dans la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine.*

*Blessé et fait prisonnier, il fut envoyé dans un camp en Haute-Silésie, d'où il s'évada à deux reprises.*

*Il termina sa carrière dans l'armée avec le grade de Lieutenant-Colonel.*

*Il fut Chef de District en Côte-d'Ivoire, il devint pilote professionnel et instructeur de l'aviation civile à l'aérodrome du CASTELLET.*

*Il travailla aussi comme pilote pour EDF, et participa à des recherches pétrolières dans le SAHARA. Il faisait partie de la Société d'Entraide des membres de la Légion d'Honneur, des décorés de la Légion d'Honneur au péril de leur vie et de l'Oeuvre des tombes des Officiers Coloniaux.*

*Sa brillante carrière lui a valu plusieurs distinctions dont les principales sont :*

- Officier de la Légion d'Honneur*
- Croix de Guerre 39-45 avec Palmes*
- Médaille des Déportés*
- Médaille des Evadés*
- Médaille Coloniale Agrafe SAHARA*
- Médaille Coloniale Agrafe AOF*
- Officier du Mérite Saharien*
- Chevalier des Palmes Académiques.*

*Maintenant, il repose en Paix; mais nos pensées et notre amour seront avec lui pour toujours.*

Etant en possession de quelques "doubles" de ses citations, j'aurais aimé pouvoir les porter à la connaissance de tous, mais SCHATZI, dans une lettre de janvier 1990, m'avait prié de ne jamais en faire état "puisque'il n'avait fait que son métier d'officier d'active".

Une réserve qui lui rend hommage, car notre ami avait puisé dans STENDHAL "cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi".

Pourquoi quitta-t-il l'Armée, ses compromis et ses accomodements avec le grade de Lieutenant-Colonel, alors que nombre de ses pairs restaient à escalader les chênes afin d'accrocher leurs feuilles, à des képis de plus en plus rutilants ?

Pourtant il avait l'étoffe d'un officier de grande valeur. C'était un chef lucide et tenace, sachant dispenser son allant comme son calme à ceux qui étaient sous ses ordres. Sécurisant.

Il aimait ses hommes qui le lui rendaient bien et obtenait d'eux une soumission librement consentie, car il sollicitait davantage qu'il n'imposait. Profondément respectueux de la vie, il ne les utilisait qu'à bon escient, et certainement point pour assouvir des fantasmes d'autorité.

C'est pourquoi, par la suite, il conserva toujours une grande affection pour ses anciens camarades de combat et eut bien des gestes de générosité à l'égard des plus démunis d'entre eux.

C'est pourquoi également nos pensées et notre attachement resteront avec lui pour toujours.

C'est le gage que nous pouvons présenter à Madame Jacqueline BRANDSTETTER, avec l'assurance de notre profonde sympathie.

Raymond BERGDOLL

\*\*\*\*\*

JACOB André - 27 mars 1908 - 28 août 1991

Originaire de SARREBOURG (MOSELLE), notre ami défunt fit ses études médicales à la Faculté de Médecine de STRASBOURG, dont il fut Chef de Clinique Médicale de 1936 à septembre 1939. De septembre 1939 à juin 1940, il fut médecin-chef du Parc d'Artillerie de la Division de Forteresse, secteur de STRASBOURG. De juillet à décembre 1940, il fut médecin-chef de l'Hôpital Militaire Complémentaire de BEUCAIRE, d'où il fut affecté, jusqu'à sa démobilisation en juin 1941, à l'Hôpital Militaire LAVERAN de CONSTANTINE en ALGERIE, qu'il quitta en mars 1942, pour rejoindre la HAUTE-SAVOIE. Il y participa bientôt aux activités de la Résistance, en liaison avec Jules-Albert JAEGER, le père de plusieurs de nos camarades de la Brigade, et l'un des instigateurs de la Constitution du Bataillon MULHOUSE, issu des maquis de SAVOIE et HAUTE-SAVOIE.

En février 1943, André JACOB devint médecin-chef du secteur de FAVERGES de l'Armée Secrète, théâtre de nombreuses opérations de maquis dont il soigna les blessés et les malades. Il y remplit cette fonction jusqu'à la libération d'ANNECY, immédiatement après laquelle il rejoignit la Brigade Alsace-Lorraine, avec le Bataillon MULHOUSE. Médecin-Capitaine, il en fut le Médecin-chef, dispensant les premiers soins dans les postes de secours du secteur du THILLOT en octobre 1944, et de COURTELEVANT en novembre 1944. Appelé en décembre 1944 à l'Etat-Major de la Brigade, il organisa et dirigea son service de santé pendant la défense du Secteur Sud de STRASBOURG en janvier février 1945.

Le courage et le dévouement d'André JACOB lui valurent la Croix de Guerre, la Médaille de la Résistance et la Légion d'Honneur, en plus desquelles ses services civils lui firent attribuer en 1974 le grade d'Officier de l'Ordre National du Mérite.

S'étant, après la guerre, fixé à PARIS, il y fut un spécialiste distingué de médecine interne. Membre de la section "P" dès sa création, il n'en manquait aucune rencontre.

Ayant fait don de son corps à la science, il ne souhaitait certainement pas que soit prononcé son éloge funèbre. Mais ce n'est certainement pas déroger à sa volonté que de rappeler ce que conservera de lui la mémoire de la Brigade.

Bernard METZ

\*\*\*\*\*

**LUTRINGER André** - 31.10.1920 - 06.11.1991

Un peu moins d'un an et demi après la cérémonie commémorative de l'Appel du 18 juin 1940, qu'il avait organisée le 16 juin 1990, à la Croix du STAUFEN, notre camarade André LUTRINGER vient d'être arraché à l'affection de sa famille et de tous ceux pour qui il se donnait. C'est au retour d'une mission humanitaire épuisante en Roumanie, que le frappa le malaise auquel il succomba : à la fatigue physique s'était ajoutée l'épreuve morale d'avoir dû s'opposer de toute son autorité au racisme des autorités roumaines qui prétendaient interdire aux Tziganes de bénéficier eux aussi des vêtements et des vivres. Cela fut pour André LUTRINGER l'ultime manifestation de sa manière d'être un "homme libre", au sens d'une phrase d'André MALRAUX qu'il avait citée dans son allocution d'ouverture de la cérémonie du 16 juin 1990 :

"J'appelle un homme libre celui qui est capable de subordonner sa vie à ce qui, en lui, le dépasse."

Natif et citoyen de THANN, André LUTRINGER y participa à la résistance locale jusqu'au moment où il reçut le STELLUNGSBEFEHL

d'incorporation dans la WEHRMACHT. Le 20 août 1943, il s'évada d'ALSACE vers la SUISSE où il fut interné d'abord à la prison d'OLTEN, puis dans les camps de BUSSERACH (Canton de SOLEURE), des ENFERS (JURA BERNOIS) et finalement de PULLY (Canton de VAUD). Il y fut bientôt contacté par le GMA-Suisse, organisé par le Commandant GEORGES dans le cadre du réseau FFC "Martial", en étroite liaison avec le GMA-Sud qui devint la Brigade Alsace-Lorraine et avec le GMA-Vosges. Ainsi André LUTRINGER participa-t-il à la constitution clandestine dans les camps d'internés alsaciens de groupes de combat destinés à s'évader de SUISSE pour rejoindre soit des maquis du réseau FFC "Martial", soit les armées de la libération.

Pour remplir la mission du GMA-Suisse, le Commandant GEORGES devait conserver le contact avec l'Etat-Major de la Résistance Alsacienne où il se rendait régulièrement tant qu'il fut localisé près de LYON. Mais, après le 6 juin 1944, il fut transféré près de RAON-L'ETAPE dans les VOSGES. Volontaire pour rétablir la liaison entre le GMA-Suisse et l'Etat-Major de RAON-L'ETAPE, André LUTRINGER franchit la frontière franco-suisse à la fin de juin 1944 et parvint à rejoindre le Commandant KIBLER-MARCEAU qui l'affecta au GMA-VOSGES. Il y participa à la mise sur pied de la 2ème centurie du maquis du DONON, puis fut muté au service de transmission-radio de l'Etat-Major de la Résistance Alsacienne (indicatif : BATACLAN NOIR). Ses fonctions furent alors de déplacer continuellement le matériel radio entre les sites d'émission choisis et d'en assurer la liaison avec l'Etat-Major pour lui remettre les messages reçus et prendre en charge les messages à émettre. Ainsi put, entre autres, être rétablie la liaison du Commandant KIBLER-MARCEAU avec le GMA-Suisse via LONDRES et l'Ambassade des U.S.A. à BERNE.

Au cours de l'une de ses missions de liaison, le 27 août 1944, André LUTRINGER est arrêté par la Gestapo à NEUFMAISON (MEURTHE et MOSELLE). Aucun des messages qu'il porte ne tombe entre les mains de l'ennemi, car il parvient à les détruire en les avalant. Transféré d'abord à BACCARAT, puis au Centre Régional de la Gestapo de NANCY, il y est incarcéré à la prison

CHARLES III de sinistre réputation. Malgré des interrogatoires nombreux et des sévices brutaux, il ne révèle rien de ce qu'il connaît des maquis des VOSGES, de l'Etat-Major de la Résistance Alsacienne ou du Réseau FFC "Martial".

Le 1er septembre 1944, André LUTRINGER réussit à s'évader de la prison CHARLES III et trouve refuge, à NANCY même, chez des membres du réseau FFC "Martial". A la libération de la ville, le 15 septembre 1944, il se rend dans la zone de la 1ère Armée Française et s'engage à la Brigade Alsace-Lorraine. Affecté au 2ème Bureau de la Brigade, sous les ordres du capitaine Pierre DEUX, il est chargé fin octobre 1944, d'une mission de renseignement en ALSACE, derrière la ligne de front. Il la franchit avec succès, à l'aller comme au retour, rapportant des renseignements essentiels pour l'offensive en préparation.

On retrouve ensuite André LUTRINGER à SEPPOIS, ALTKIRCH, DANNEMARIE, MULHOUSE et STRASBOURG, jusqu'à la dissolution de la Brigade, le 25 mars 1945. Mais ses parents ayant été déportés en ALLEMAGNE à la suite de sa désertion de juin 1943, il décide de poursuivre la lutte jusqu'à ce qu'ils soient libérés à leur tour. Il sert alors au 5ème bureau de l'Etat-Major de la 10ème Région Militaire, dont il est démobilisé le 5 novembre 1945.

De tous les combattants volontaires de la Résistance Alsacienne, André LUTRINGER a sans doute été le seul à avoir appartenu à toutes ses différentes formations : Résistance locale à THANN, GMA-Suisse, GMA-Vosges et Brigade Indépendante Alsace-Lorraine, issue du GMA-Sud, dont il vécut les plus périlleuses étapes.

De retour dans la vie civile, il devint ingénieur de l'Ecole des Travaux Publics et, bientôt, PDG de LUTRINGER S.A., entreprise de bâtiment et travaux publics. En raison de ses fonctions et de son passé de résistant, il fut sollicité par de nombreux organismes socio-professionnels et associations, dont le Rotary International, au titre duquel il devait effectuer l'ultime mission en ROUMANIE qui précipita son décès.

Nombreuses furent donc les délégations qui assistèrent, en la collégiale de THANN, à la messe de ses funérailles, dont Pierre BOCKEL fut l'un des concélébrants. Les délégations du GMA-Vosges et de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine entouraient le Colonel KIBLER-MARCEAU, ancien chef du Réseau FFC "Martial" qui, malgré son grand âge, avait tenu à rendre un ultime hommage à son courageux compagnon. Les drapeaux des sections du HAUT-RHIN et du BAS-RHIN entre les mains de leurs fidèles porte-drapeaux accompagnaient le président d'honneur national, le président, le vice-président et la délégation de membres de la Section HAUT-RHIN, venus saluer leur camarade défunt et manifester leur sympathie aux siens.

Sur son catafalque étaient fixées :

- la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur
- la Croix de Guerre 39-45
- la Médaille de la Résistance avec Rosette
- la Médaille des Evadés
- la Médaille des Internés Résistants

Bernard METZ - 17.11.1991

\*\*\*\*\*

## MEMOIRE D'ALSACE

Cette collection des Editions de la NUEE BLEUE/DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE, veut faire revivre de manière authentique le passé récent de l'ALSACE.

\*\*\*\*\*

### "LA BORNE ROUGE"

Histoire d'amours et récit documentaire ayant pour cadre un demi-siècle d'histoire de l'ALSACE, a pour auteur un ancien du Réseau Martial :

#### Florent HOLVECK

qui fut très étroitement associé à nos activités clandestines. Son vécu de jeune Strasbourgeois, fils d'un WELSCHE de la HAUTE VALLEE de la BRUCHE, s'est enrichi des témoignages recueillis auprès de nombreux élus et de cadres de sapeurs-pompiers rencontrés dans le cadre de ses fonctions de Directeur Départemental de la Protection Civile du BAS-RHIN.

\*\*\*\*\*

La Borne Rouge est le récit totalement inventé, et pourtant vrai dans ses détails, notamment historiques, d'un homme du peuple, Louis HAMMERER, né dans un village des environs de HAGUENAU en 1890, blessé à mort par les garde-frontières allemands près de la Borne Rouge en 1941. Pendant son agonie dans un Hôpital de STRASBOURG, il est interrogé sans ménagement par la GESTAPO, il se réfugie dans ses souvenirs et fait défiler sa vie pour comprendre comment il en est venu là.

Il revit l'histoire de gens de plusieurs générations dont le sort se mêle au sien : ses parents, petits ouvriers comme lui, nés avant 1870; son épouse, fille de commerçants ruraux aisés, qui a appris le français au pensionnat alors que lui-même n'en parle pas un mot en 1918; sa fille, née en 1914 et qui sera d'éducation et de culture totalement française.

Mais c'est aussi l'irruption dans la vie de Louis, d'une étrange comtesse Allemande, d'origine juive, rencontrée dans un Hôpital militaire allemand pendant la guerre de 1914-1918. Il la retrouvera en 1934, pourchassée par les premiers progroms nazis. Elle deviendra son amante en 1940, dans le village de HAUTE-VIENNE où il s'est réfugié avec son village évacué. Rentré en Alsace en août 1940, il la découvre un soir de 1941 revenant d'une mission au ghetto de VARSOVIE, pour le réseau de Résistance juif dont elle est agent de liaison à travers l'EUROPE. Pour l'aider à rejoindre l'intérieur de la FRANCE, il l'accompagne jusqu'au chemin des Bornes sur la crête-frontière des VOSGES, entre la VALLEE de la BRUCHE et celle du RABODEAU. Elle parvient à passer parce qu'il attire sur lui le chien et le tir des garde-frontière.

C'est le rappel de la période cruciale et trop peu connue des dernières années (1911-1918) de l'Annexion au 1er Reich.

C'est un retour sur les difficultés d'être Alsacien au lendemain de la 1ère Guerre Mondiale, sur la crise autonomiste, sur le déchirement des évacuations des régions frontalières en 1939, sur les surprises des rencontres entre Alsaciens réfugiés et Limousins des localités d'accueil, sur le cruel dilemme de rentrer en ALSACE ou rester dans le Sud-Ouest après l'Armistice de 1940, sur l'affrontement aux cadres nazis venus d'ALLEMAGNE en ALSACE et à leurs collaborateurs locaux.

C'est une oeuvre d'amitié pour les gens de l'ALSACE profonde et c'est aussi un essai d'explication pour ceux qui, en ALSACE même et au dehors, ont parfois du mal à les comprendre. Les Alsaciens et les Mosellans retrouveront dans ce roman des événements dont leur ont parlé leurs parents et leurs grand'parents. Les lecteurs d'autres régions y découvriront une réalité historique bien différente de l'imagerie de l'Oncle HANSI ou du mythe de la ligne bleue des VOSGES.

\*\*\*\*\*

Pour se procurer ce livre, les lecteurs du Bulletin de l'Amicale des Anciens de la B.I.A.L., en particulier ceux résidant hors d'ALSACE, où il risque fort de ne pas se trouver en librairie, peuvent le commander au moyen du bulletin ci-dessous, accompagné d'un chèque bancaire ou postal de 80 Francs (Emballage et Port compris), prix réduit grâce à un achat groupé. L'expédition aura lieu dès réception du Bon de Commande.

---

#### **BON DE COMMANDE**

de l'ouvrage "**LA BORNE ROUGE**" par Florent HOLVECK à retourner à :

BULLETIN DE L'AMICALE DES ANCIENS DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE  
9, rue Jean Knauth  
67000 STRASBOURG

accompagné d'un chèque bancaire ou postal à l'ordre du BULLETIN  
(80 Francs par exemplaire commandé)

**Destinataire** : M Mme Melle \_\_\_\_\_

**Adresse** : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

## SOUVENIRS DE LA RESISTANCE ALSACIENNE

Le précédent bulletin a reproduit la conférence que Pierre BOCKEL avait prononcée en Juin 1990 pour le quarantième anniversaire de l'Appel du 18 Juin. Cette évocation de sa participation à la résistance Alsacienne a réveillé en moi de vieux souvenirs enfouis dans ma mémoire et à la demande de plusieurs de nos amis, je crois bon, ne serait-ce que pour donner ma contribution à l'histoire, d'apporter une vue complémentaire à ce récit. Chacun retransmet un peu les évènements qu'il a vécus à travers son prisme personnel et mon propre récit reflétera aussi par endroit des interprétations différentes que Pierre BOCKEL voudra bien me pardonner au nom de notre vieille amitié. C'est d'ailleurs dans sa vocation.

Les Anciens de la Brigade, qui ne me connaissent pas, comprendront vite que je ne m'érige pas en historien du Réseau "MARTIAL" pour revendiquer un titre de gloire personnel, mais parce que j'ai été à côté de mon Père un témoin privilégié de cette fabuleuse aventure. Et je n'ai pas été le seul, aussi ai-je demandé, notamment à notre ami Jean-Luc ARMBRUSTER et au fils du Commandant Daniel de bien vouloir corroborer mon récit.

\*

\*

\*

JUIN 1940 : Le désastre laisse la France anéantie, les Français en état de choc doutent de leur destin national. Ce qui reste de l'armée sauve l'honneur dans des combats de retardement et se replie vers la Méditerranée. Des milliers de réfugiés désemparés affluent dans le sud du pays. L'armistice est demandé par le Maréchal PETAIN.

Dans le courant de ce même mois, où la fortune de la France connaissait une dangereuse éclipse, sept hommes sont réunis dans une ferme isolée du Périgord "LE GABASTOU", située sur une des collines qui surplombent le tournant de la Dordogne et la commune du FLEIX où, en 1580, le futur HENRI IV signa un traité de paix avec HENRI III. A l'écart des routes départementales, uniquement reliées par un méchant chemin de terre, " LE GABASTOU " est une ferme basse aux confins de quelques champs et prés bordés de bois de pins, dans un paysage accidenté qui se termine dans la lumière du ciel d'Aquitaine.

C'est dans ce décor digne des églogues de Virgile mais qui allait devenir un des pôles clandestins du Réseau " Castille " et une antenne du Réseau " Martial ", que se déroulait une réunion d'ailleurs fort joyeuse entre sept amis. Réunion fort gaie certes, et les jeunes générations qui vauquaient alentour en témoignent encore aujourd'hui, car, malgré la gravité de l'heure, la joie des retrouvailles après leur propre participation aux combats et le caractère un peu fortuit de leur rencontre suscitait une aura de détente et un sentiment d'espérance.

Autour du propriétaire du lieu, Paul ARMBRUSTER, se tenaient trois autres Alsaciens : l'Abbé de DARTEIN, Paul DUNGLER et Jean ESCHBACH, que la retraite progressive de leurs unités de combat respectives avait amenés dans la région. Mon Père qui avait pu quitter dans les derniers la poche de DUNKERQUE et débarquer à CHERBOURG avec les rescapés de sa division ( dont Alain POHER ), s'était à nouveau battu en Normandie et après diverses péripéties passait finalement et fort opportunément par BERGERAC où quelques jours auparavant ma famille, fuyant l'avance Allemande, avait trouvé refuge à la Poudrerie ( Sic ).

Le réflexe simultané et concomitant de ces trois hommes avait été de prendre contact avec ARMBRUSTER qui venait de rentrer. Deux amis locaux, le Comte Louis de LA BARDONIE et le Docteur PAILLOUX prévenus également s'étaient joints à la réunion. Tous les six, que je connaissais bien d'avant-guerre, avaient été nourris de la pensée maurassienne et avaient oeuvré ensemble pour une politique nationale. Ils étaient unis par de vieux liens d'amitié au service de la France. Je ne connaissais pas le septième, Pierre BEUSOLEIL, plus jeune que les autres, dont Jean-Luc ARMBRUSTER m'a rappelé le nom et qui était un ami de LA BARDONIE. Il devait s'illustrer comme passeur pour le compte du Colonel REMY mais malheureusement fut pris par les Allemands et déporté ( il s'en tira ).

Le drame français, le sort de l'Alsace et la conduite à tenir, furent rapidement l'objet essentiel de leur conversation.

A plus de 50 ans de distance, ce qui frappe c'est l'intime conviction des participants de l'inéxorable défaite des Allemands à terme. " Ils sont foutus " répétait DUNGLER et il n'arrêtera pas de le dire à son retour en Alsace. Tous les sept s'entendirent sur la nécessité de poursuivre la lutte. Une discussion plus longue s'engagea pour savoir s'il fallait continuer le combat sur le territoire français ou en Afrique du Nord. On se battrait sur place fut la décision.

ESCHBACH et ARMBRUSTER préconisèrent la création de services de renseignements que devraient faciliter leurs bonnes connaissances de l'armée allemande. DUNGLER se chargea de susciter un réseau de soutien, particulièrement en Alsace, qui permettrait, par la suite, de mieux saisir les opportunités.

La première réunion fut suivie d'au moins une autre au Château LAROQUE chez LA BARDONIE et d'une rencontre partielle à la Poudrerie de BERGERAC où les problèmes pratiques d'organisation commencèrent à être posés. Selon LA BARDONIE, la première réunion aurait eu lieu avant l'Appel du 18 Juin : comme il l'a indiqué dans une interview qui fut reprise dans le bulletin de la BAL, mais ce n'est pas le plus important (1).

Ce qu'il faut retenir, c'est que l'organisation mise en place par les sept devint le célèbre Réseau " C.N.D. CASTILLE " dont le chef fut le Colonel REMY. Celui-ci qui appartenait à la même famille d'esprit rejoignit plus tard ses amis et passa souvent, pendant la guerre, au Château LAROQUE et au "GABASTOU", (dont il savourait beaucoup le jambon fumé).

Tout est parti de cette réunion " sub tegmine fagi " :

- le Réseau " C.N.D. CASTILLE " (1),
- le Réseau " MARTIAL ",  
d'où devait sortir plus tard la Brigade ALSACE-LORRAINE,
- dans une certaine mesure le Réseau " AJAX ".

Comme le rappela le Président de l'Amicale des Anciens du " C.N.D. CASTILLE " lors des obsèques de Paul ARMBRUSTER, le Réseau " C.N.D. CASTILLE " créé par les sept devint le Premier Réseau de la Résistance Française de l'Intérieur et eut le premier poste émetteur radio avec LONDRES. C'est Paul ARMBRUSTER qui, le 13 Juillet 1940, apporta à l'Ambassade Britannique de Berne le premier courrier de cet embryon de réseau.

Le Réseau CASTILLE s'étoffait par la suite d'autres membres - Paul ARMBRUSTER participa jusqu'à la victoire à son action parallèlement à son rôle au sein du Réseau MARTIAL. L'Abbé de DARTEIN ( ancien précepteur du Comte de PARIS ) rejoignit LONDRES et devint l'Aumônier des Forces Françaises Libres.

./.

(1) Jean-Luc ARMBRUSTER est de l'avis de LA BARDONIE, mais mon frère aîné et moi-même pensons que la réunion s'est tenue après le 18 Juin.

(2) "C.N.D. CASTILLE" signifie " Confrérie Notre-Dame Castille ". Le Colonel REMY a tenu à mettre son réseau sous la protection de Notre-Dame.

## LE RESEAU AJAX

Après cette rencontre " historique ", mon Père - démobilisé - ramena sa famille dans le Jura à POLIGNY : POLIGNY, logée au pied du premier plateau jurassique, bénéficiait d'une situation stratégique providentielle. Située en zone libre, à trois kilomètres de la ligne de démarcation, dans une région montagneuse et boisée, propice à toutes les aventures, elle allait devenir un carrefour des actions de la résistance.

Très rapidement, avec le concours de plusieurs équipes de passeurs, la région devint une zone de passage privilégiée pour les prisonniers évadés et les émissaires de " tout poil " en provenance des départements occupés et surtout de l'Alsace.

Mon Père canalisait les hommes et les renseignements avec l'appui d'officiers des services de renseignements camouflés de l'armée d'armistice et du Commissaire de Police de Lons-le-Saunier, CASTAING.

La situation changea brutalement lorsque les Allemands envahirent la Zone Sud. Mon Père dut planquer toutes ses équipes, s'enfoncer lui-même dans la clandestinité et installer son P.C. près de Salins.

L'un des passeurs aux prouesses extraordinaires, KOEPFLER, un jeune Alsacien de 20 ans, fut abattu par la Gestapo au coeur de POLIGNY. Il portait sur lui la Légion d'Honneur que lui avait décernée le Maréchal PETAIN.

Le réseau de renseignements, toujours dirigé par mon Père, fut rattaché après que CASTAING fût muté à GUERET, au réseau de résistance des renseignements généraux et de la police dirigé par Achille PERETTI, Commissaire de Police près de la gare Perrache à LYON. L'ensemble forma le " Réseau AJAX ". Les informations transmises à LONDRES étaient aussi utilisées par le Réseau MARTIAL.

Les péripéties qui marquent cette époque - perquisitions, arrestations, morts, missions difficiles, etc ... n'entrent pas dans ce bref récit. La maison familiale à POLIGNY resta cependant - au milieu d'aventures diverses - un point de rencontres pour les dirigeants du Réseau MARTIAL ( même après 1942 ) et ARMBRUSTER, DUNGLER ou KIBLER et bien d'autres, y passèrent à plusieurs reprises.

**LE RESEAU MARTIAL**

Paul DUNGLER rentra en Alsace. Sur le chemin du retour il croisa son ami Paul WINTER, un autre complice de ses luttes nationales, qui regagnait MULHOUSE le coeur déchiré. L'accord entre les deux hommes fut immédiat et des signes de connivence furent d'ores et déjà retenus au cours de cette brève rencontre due au hasard ; mais est-ce vraiment du hasard dont il faut parler avec un personnage comme DUNGLER ?

Dès son arrivée il se mit à l'oeuvre et mit en place l'organisation de la 7ème Colonne d'Alsace, principalement à THANN, MULHOUSE, COLMAR, STRASBOURG et même BALE.

La trame clandestine tissée par ce maître de l'action souterraine résista quatre ans aux investigations allemandes qui ne purent jamais remonter les filières. Les méthodes ont été largement relatées par ailleurs et je pense qu'il est inutile de s'étendre dans le rapide survol que je compte faire. L'adhésion et le périple de KIBLER - autre ami de DUNGLER et de mon Père - ont été racontés par ailleurs.

La suite est connue. Prévenu que la Gestapo allait l'appréhender, Paul DUNGLER parvint à quitter précipitamment l'Alsace dans la première quinzaine du mois de Décembre (1940). Il passa bien entendu par POLIGNY.

Un mois après, environ, Marcel KIBLER est dans le train des expulsions avec sa famille. Ces péripéties ont été aussi relatées par Léon MERCADET dans son livre sur la Brigade Alsace Lorraine.

La Résistance Alsacienne prend le nom de " Réseau MARTIAL " ( du nom de guerre que s'est choisi DUNGLER ). Le patron est Paul DUNGLER, assisté de Marcel KIBLER. Jean ESCHBACH et Paul ARMBRUSTER font partie de l'Etat-Major de tête.

En Alsace, Paul WINTER ( encore un Paul ! ) est le chef du réseau avec comme responsable du Bas-Rhin le Docteur BAREISS (1). Bien d'autres résistants gravitaient autour d'eux dont les noms sont maintenant connus. Leurs noms et leurs rôles m'étaient, bien entendu, inconnus pour des raisons de sécurité.

La stratégie retenue par Paul DUNGLER pratiquement dès l'origine était de mobiliser les Alsaciens, partout où ils représentaient une colonie suffisante pour les faire converger vers l'Alsace dès qu'une insurrection locale s'avèrerait possible. Quand on songe au contexte politique et militaire de l'époque l'opération paraît assez extraordinaire - l'Alsace libérée d'abord par les Alsaciens !.

./.

(1) Le Docteur BAREISS sera arrêté par les Allemands en Septembre 1942 et condamné à mort en Mars 1943 (voir page 8).

Dans son esprit, la présence de ces unités de combat plus typiquement alsaciennes devait permettre de protéger le particularisme alsacien après la Libération et de régler " entre Alsaciens " les problèmes nés de l'occupation allemande.

Au printemps 1943, des groupes mobiles furent prévus dans les régions appropriées :

- dans le sud, le GMA-Sud ( Groupe Mobile d'Alsace ) qui allait devenir la Brigade Alsace-Lorraine ; y était inclus, à l'origine, la centurie GERGOVIE à CLERMONT-FERRAND, où était repliée l'Université de STRASBOURG, la brutale intervention allemande ruina tous les projets ; Bernard METZ faillit s'y faire prendre ;
- en Suisse aussi où le Groupe Mobile d'Alsace du Commandant GEORGES participera à la bataille de Mulhouse ;
- enfin, dans les Vosges où les combats furent acharnés, comme je l'évoquerai à la fin de cet article.

Les Groupes Mobiles devaient être répartis par centuries et l'ORA ( Organisation de Résistance de l'Armée ) apporta sa technicité à la préparation de ces unités de combat. Le Commandant d'ORNANT assura la liaison en permanence avec la direction du Réseau MARTIAL.

Quel était cet homme, ce Paul DUNGLER, qui depuis la rencontre du GABASTOU allait galvaniser les énergies, forger l'appareil clandestin de la résistance, concevoir cette stratégie, communiquer à ses compatriotes sa conviction de l'échec de l'Allemagne ?

Gabriel JEANTET le décrit ainsi dans ses souvenirs :

" DUNGLER est tenace, têtu, intransigeant. C'est un bloc. Sa force repose sur une double assise qu'aucun cataclysme n'a le pouvoir d'ébranler : sa religion et sa patrie. Il est chrétien, il en est fier, le doute ne l'effleure pas. Comme un croisé, il puise dans sa foi la justification de ses actes et ses raisons d'agir. ".

Il était de THANN, de ce petit bourg ardemment français qui allait fournir à la résistance une pléthore de volontaires de tout âge.

Pierre BOCKEL rappelle que DUNGLER fut un militant d'Action Française et un disciple de Charles MAURRAS. C'est vrai, encore qu'à ma connaissance il rompit avec l'Action Française bien avant-guerre car il trouvait les méthodes de ce mouvement pas assez actives, ni efficaces.

./.

L'influence de MAURRAS fut cependant profonde chez lui, comme chez la plupart de ses amis : il leur a apporté une pensée claire, un souci de cohérence intellectuelle, et une méthode expérimentale en matière politique ( l'empirisme organisateur ).

Mais le rayonnement de l'Action Française en Alsace est surtout dû, pour ce pays frontalier, à la part prise par Charles MAURRAS avant la guerre, aux campagnes contre l'autonomisme, à la lutte contre la politique de désarmement en face de la remontée du militarisme allemand, à ses mises en garde contre la montée du nazisme et à sa défense des valeurs traditionnelles. Après la défaite de Juin 1940, Charles MAURRAS opta pour le soutien au Maréchal PETAIN, tout en restant un adversaire farouche des Allemands.

On me pardonnera cette brève défense en faveur du vieux Maître inflexible contre tous les ragots puisés aux sources polluées des rancunes partisans. Les allusions de toutes sortes faites dans les divers récits sur la Résistance Alsacienne, à l'appartenance des dirigeants à l'école Maurrassienne nécessitaient cette mise au point.

Mais, en 1940, l'heure était à l'action. Il y a eu coupure de fait des dirigeants du Réseau MARTIAL avec l'Action Française. D'ailleurs, ils ne lisaient plus, toute leur énergie était focalisée sur la lutte contre l'Allemagne, ils faisaient la guerre .....

#### **Opération WALTER**

J'en viens maintenant à l'affaire WALTER comme l'appelait TOURNOUX dans ses Secrets d'Etat. Léon MERCADET en a déjà relaté des aspects. Je serai donc sobre ( mon objectif est de me limiter à la trame des événements tels que je les ai connus ).

L'évasion du Général GIRAUD n'est pas sans incidence sur cette opération. Pris en charge par la 7ème Colonne d'Alsace à STRASBOURG, le Général fut conduit après diverses péripéties à MULHOUSE ( sa silhouette n'était pas facilement escamotable .) Il fut reçu par Paul WINTER qui le confia à ORTLIEB, propriétaire de l'Hôtel du Parc à THANN qui, avec l'Abbé STAMM le mirent dans la bonne filière pour passer la frontière. ORTLIEB et STAMM, tous les deux de THANN, furent suspectés par les Allemands, arrêtés, déportés et exécutés sommairement avant la Libération.

./.

Après son arrivée en zone libre, DUNGLER eut de nombreux entretiens avec le Général qui eut ainsi connaissance des ambitions militaires de la Résistance Alsacienne avant de rejoindre l'Afrique du Nord. Un climat de confiance s'était établi entre les deux hommes et justifiera la démarche que fera par la suite DUNGLER à ALGER.

Comme le raconte Pierre BOCKEL, le Chef de la Résistance Alsacienne entretenait par ailleurs des contacts amicaux avec Gabriel JEANTET du cabinet du Maréchal PETAIN et avec le Docteur MENETREL. JEANTET était en liaison avec différents réseaux de résistance, dont l'ORA, et leur facilitait un certain nombre de moyens. C'est ainsi que PETAIN, toujours sensible à l'Alsace-Lorraine contribuera au financement du Réseau MARTIAL. Il parvint aussi à surseoir à l'exécution, par les Allemands, de deux Résistants Alsaciens - M. Robert HEITZ dit "PIPO" (1) et le Docteur BAREISS (2) que la libération retrouva vivant dans leur cellule de condamnés à mort.

Au cours de l'été 1943, Paul DUNGLER considère que le moment est venu d'aller réclamer à ALGER des moyens nécessaires pour doter en temps utile l'Alsace et les centuries d'armes et d'autres appuis logistiques. Il s'en ouvre à Gabriel JEANTET et MENETREL et reçoit à cette occasion, du Maréchal PETAIN, un message destiné aux Généraux GIRAUD et de GAULLE pour une transmission légale du pouvoir lors de la libération du territoire.

Paul DUNGLER part pour ALGER en Septembre 1943, via l'Espagne, où il est pris en charge par les Américains. Il laisse le commandement du Réseau MARTIAL à KIBLER et en Alsace à WINTER.

Il ignorait qu'il allait tomber en pleine guerre des chefs entre les deux Généraux. Il va naturellement chez GIRAUD qu'il connaissait et qui était alors responsable des opérations militaires. Celui-ci refuse d'écouter la proposition PETAIN, mais met son Etat-Major à la disposition de DUNGLER pour la préparation des objectifs stratégiques des centuries.

Son travail terminé, DUNGLER essaie d'être reçu par le Général de GAULLE qui ne le reçoit qu'au bout de trois semaines au cours d'une entrevue brutale et sans aménité. Il est pratiquement jeté dehors après un rapide dialogue dont les termes sont rapportés par Léon MERCADET dans son livre.

./.

(1) journaliste et caricaturiste.  
(2) Ce dernier témoigna au procès du Maréchal.

Déconfit, il va d'abord se consoler chez quelques amis Alsaciens, dont WENGER-VALENTIN. Il apprend rapidement que son retour en métropole est interdit par de GAULLE et que toutes les voies usuelles sont bloquées. Sa sécurité même semble compromise. Sur le conseil de son ami SAINT-EXUPERY, avec lequel il passe plusieurs soirées, il se cache chez LEMAIGRE-DUBREUIL lui-même en disgrâce pour avoir contribué au débarquement des Américains sans avertir LONDRES .....

On peut expliquer la colère du Général de GAULLE par trois raisons :

- l'acte d'allégeance de DUNGLER au Général GIRAUD qui était en train d'être écarté du pouvoir,
- l'appartenance politique présumée de DUNGLER et son souci d'indépendance à l'égard de LONDRES,
- ses relations avec les Américains : ceux-ci étaient en contact avec lui depuis 1941 : DUNGLER leur avait transmis un rapport important sur la situation allemande et sur les courants d'opposition qui commençaient à se faire jour. En outre, il semble que les Américains souhaitent une certaine transition dans la transmission du pouvoir de PETAIN à de GAULLE.

Une seule de ces raisons aurait pu suffire à condamner DUNGLER.

Les Américains acceptent, après plusieurs entrevues discrètes, de parachuter DUNGLER en France avec, notamment, un ami de SAINT-EXUPERY et le charge d'essayer d'entrer en contact avec des forces d'opposition existant en Allemagne.

L'atterrissage est plutôt rude, près de BESSE en CHANDESSE dans le Massif Central (1) mais peu de jours après, DUNGLER renoue avec KIBLER, mais aussi avec JEANTET. Ce dernier l'avertit que pendant son absence il a été approché par l'Abwehr de l'Amiral CANARIS (organe de renseignements de l'armée allemande non relié à la Gestapo). Des contacts ont déjà été pris avec des officiers supérieurs Allemands à LYON et à NICE. Ceux-ci ont révélé qu'un complot existait au sein de l'armée allemande pour éliminer HITLER. Ils venaient s'assurer des bonnes dispositions du Gouvernement de VICHY et trouver une liaison avec les alliés. Leur intention était de libérer les territoires occupés et de concentrer leur force contre l'U.R.S.S..

./.

(1) c'est Bernard METZ qui alla, quelques jours après, récupérer les armes et le matériel parachutés avec Paul DUNGLER.

Une nouvelle rencontre est prévue à NICE - en Février 1944 - DUNGLER prend la décision d'y participer, en raison de la mission que lui ont confiée les Américains. Par précaution, il laisse le commandement du Réseau MARTIAL à KIBLER. Ce choix lui est dicté par l'importance de l'enjeu : une négociation positive aurait l'appui des Américains et changerait la face de la guerre. L'attitude hostile du Général de GAULLE à son égard a dû le renforcer dans sa décision.

Mais les choses se gâtent, CANARIS est écarté par HITLER de l'Abwehr, il est remplacé par son adjoint, le Colonel HANSSSEN, qui se trouve être la véritable âme du complot, l'appareil est désormais étroitement surveillé par les hommes du Reichführer HIMMLER. HANSSSEN ne sera découvert qu'après l'attentat manqué et pendu.

Le rendez-vous de NICE est piégé par la Gestapo qui y participe de façon imprévue. L'entrevue a quand même lieu, laborieuse et épineuse pour JEANTET, DUNGLER et leurs amis qui essayent de justifier ce contact par une tentative de concertation des Américains et de VICHY ( sans parler, bien entendu, de la conspiration de l'armée allemande ).

DUNGLER est finalement "retenu" et conduit au secret à PARIS, chez BOEMELBURG, chef de la Gestapo pour la France occupée. Celui-ci a décelé sa véritable identité et son rôle dans la Résistance Alsacienne. Il ne lâchera plus sa proie, mais la gardera en réserve, persuadé que DUNGLER est un émissaire privilégié de GIRAUD et des Américains. Le Patron du Réseau MARTIAL est éliminé.

Un mois après l'attentat raté contre HITLER, deux cars remplis d'officiers supérieurs allemands quittent la cour du Louvre vers leur tragique destin. A l'avant, deux civils, Paul DUNGLER et Gabriel JEANTET ....

Ces tribulations ne m'ont été expliquées qu'à la Libération. L'affaire est aujourd'hui évoquée par certains commentateurs, soit avec un brin d'ironie ( Léon MERCADET ), soit sous des aspects ténébreux et fumeux où le profane ne saurait pénétrer ( TOURNOUX ).

Si pour l'honneur de l'armée allemande ce projet avait pu réussir, il aurait évité bien des morts et des destructions.....

L'ENTREVUE DE GRENDELBRUCH

10 MAI 1944 \* (page 11 bis): Le Commandant MARCEAU ( KIBLER ) patron de la Résistance Alsacienne, et son Chef d'Etat-Major le Capitaine RIVIERE (ESCHBACH) (1) quittent POLIGNY pour EPINAL. Conformément aux instructions reçues de LONDRES, ils s'appêtent à mettre en alerte le dispositif Alsacien et à préparer l'action du GMA-Vosges à proximité de la frontière.

L'heure de l'offensive va sonner.

RIVIERE installe son PC près de RAON-L'ETAPE et prépare l'installation dans le massif du Donon de la première centurie ( 120 hommes ) qui sont placés sous le commandement du Lieutenant JEAN-SERGE. MARCEAU retourne provisoirement à LYON pour donner ses ultimes instructions aux autres responsables du réseau.

Le dispositif Lorrain est rapidement mis en place avec l'aide du Lieutenant-Médecin MARC que MARCEAU avait préalablement installé dans la région. RIVIERE est rejoint par le Lieutenant Colonel MARCHAL nommé par le Général KOENIG à la tête des FFI de Moselle et d'Alsace. Celui-ci n'est autre que Guy d'ORNANT de l'ORA.

Tous ces préparatifs ne se font pas sans risques, ni péripéties de toutes sortes qui ont été relatées longuement dans deux livres (2) aujourd'hui malheureusement épuisés.

Le deuxième objectif est de passer en Alsace pour y réunir les chefs locaux et parachever le dispositif existant. Malgré les difficultés de liaison, les convocations sont lancées pour une réunion le 17 Juillet. Le temps presse.

MARCEAU et RIVIERE, guidés par un groupe de bûcherons, traversent sans incident les Vosges et sont pris en charge, sur le versant Alsacien, par une équipe de passeurs de la Résistance : ils côtoient sur les hauteurs le camp du STRUTHOF....

Ils sont reçus en fin de traversée par René STOUVENEL, Chef de la Résistance de la Vallée de la Bruche et conduit le lendemain à GRENDELBRUCH. L'arrivée en Alsace des deux chefs de la Résistance Alsacienne a été filmée et le film développé à BERLIN.

./.

(1) Le secteur mobile du Réseau AJAX, dont RIVIERE était par ailleurs responsable avec le grade de Commandant et le pseudonyme de PASTEUR, était laissé au soin d'un adjoint branché directement sur PERETTI.

(2) " Le Lieutenant JEAN-SERGE " de J.A. RENOUX et R. RICATTE et " GMA-Vosges " écrit par mon Père.

\* L'apprenti-historien que je suis a un problème :

mon Père dans ses souvenirs relatés après guerre parle du 10 MAI 1944. Bernard METZ est, de son côté, persuadé d'avoir déjeuné le LUNDI 5 JUIN 1944 avec MARCEAU, RIVIERE et GEORGES, dans un restaurant proche de la gare des Brotteaux.

Cette rencontre avait été programmée en raison du crescendo des niveaux d'alerte annoncés par les " messages personnels ".

A l'issue du déjeuner, MARCEAU et RIVIERE devaient partir pour POLIGNY et les Vosges. GEORGES rentrait en Suisse et METZ allait sur TOULOUSE.

Les deux dates sont " logiques " avec la date du débarquement. Pour départager les avis, il faudrait retrouver la date du bombardement qui a anéanti la gare d'EPINAL 1/4 d'heure après l'arrivée de MARCEAU et RIVIERE ... Précisons également que le bombardement épargna le bâtiment de la consigne où étaient entreposés les bagages de nos deux héros.

--ooOoo--

On peut y reconnaître les principaux chefs de la Résistance locale groupés autour de MARCEAU et RIVIERE :

- . le Commandant DANIEL ( alias Paul WINTER ) qui assume la direction du Haut-Rhin,
  - . Emile EHLINGER ( Webali ) responsable de la vallée de Thann,
  - . le Capitaine STOUVENEL déjà nommé,
  - . le Commandant FRANCOIS ( G. KIEFFER ) à qui vient d'être donné la responsabilité du Bas-Rhin,
  - . les Capitaines JEAN-PAUL ( J.P. FREISS ) et JEROME ( G. FOEHR ) qui ont fait un travail important à STRASBOURG,
- etc .....

Les directives transmises, MARCEAU et RIVIERE rentrent quelques jours après à leur PC de RAON-L'ETAPE après une traversée périlleuse, mais sans incidents notoires. MARCEAU devait repasser par la suite à GREDELBRUCH avec MARCHAL pour coordonner encore certains dispositifs.

En bref, on peut compter sur la levée d'une Brigade dans le Haut-Rhin, d'une autre dans le Bas-Rhin, auxquelles s'ajouteraient celle du Commandant GEORGES mobilisée en douce en Suisse avec l'accord des Autorités, celle du GMA-Vosges et celle plus lointaine du GMA-Sud qui devrait rejoindre l'Alsace par tous les moyens possibles. A peu près 10.000 hommes en tout.

#### **Le GMA-Vosges : la bataille de VIOMBOIS**

Les évènements vont se précipiter et se dérouler différemment que prévu : l'avance des Alliés se poursuit et les Allemands essaient d'organiser leur retraite. Il appartient à la Résistance de destabiliser l'arrière et d'occuper les points stratégiques. Les problèmes sont nombreux, je les résume :

- . installation des centuries,
- . parachutages,
- . antennes radios,
- . contrôles plus rigoureux des Allemands,
- . aventures diverses,
- . coordination complexe avec les autres mouvements de résistance locaux,
- . liaisons maintenues avec le GMA-Sud via Bernard METZ (\*) et avec le Commandant GEORGES qui vient personnellement à RAON.

./.

(\*) Selon Bernard METZ les modalités du maintien des liaisons auraient été mal définies car elles ont été interrompues avant le début de l'offensive.

Le drame naît du coup d'arrêt donné par HIMMLER lui-même qui, arrivé à STRASBOURG avec des renforts, stoppe brutalement la retraite allemande. Le front se stabilise au pied des Vosges au moment où les maquis devaient entrer en action. Un parachutage important était attendu pour les premiers jours de Septembre et devait avoir lieu près de la ferme de Viombois où étaient retranchés les hommes des centuries et notamment celle bien aguerrie du Lieutenant JEAN-SERGE.

Le parachutage attendu toute la nuit est retardé, mais dès le matin les Allemands, qui ont décelé la présence du maquis, attaquent en force. La bataille fait rage toute la journée dans des conditions difficiles et meurtrières. A la nuit tombante, les Allemands se replient et les survivants en profitent pour décrocher vers la montagne ... Pendant la nuit, RIVIERE entend des avions alliés tourner en rond dans le ciel en quête des feux de signalisation.

Le renforcement des troupes allemandes dans le secteur, la proximité du front, la répression et les investigations de la Gestapo rendent la lutte très difficile. Le Lieutenant-Colonel MARCHAL ordonne la dispersion : ceux qui le peuvent ou le veulent essaieront de rentrer chez eux, les autres tenteront de rejoindre les alliés.

Après des péripéties périlleuses très diverses (beaucoup de courage, d'adresse et de témérité) le Lieutenant JEAN-SERGE, le Lieutenant-Colonel MARCHAL et les rescapés de la première centurie passent les lignes et tombent sur la Division LECLERC au PC du Commandant ROUVILLOIS, camarade de promotion de d'ORNANT. JEAN-SERGE et ses hommes s'engagent dans la Division LECLERC où ils vont poursuivre leurs exploits.

RIVIERE demeure sur place pour essayer de limiter la casse, récupérer les isolés, trouver de nouvelles caches, aider le repli et maintenir " le renseignement ". Mais une information préoccupante retient son attention : une unité blindée importante vient d'arriver et menace le flanc des alliés. Il décèle qu'il s'agit de la 106ème Panzer Brigade SS. Il envoie une estafette en bicyclette prévenir MARCEAU qui peut toucher l'antenne radio du SAS Anglais - " LULU " revient avec un mot de MARCEAU, qui est coupé des Anglais mais dont le poste émetteur ne fonctionne plus.

RIVIERE se décide à apporter lui-même le renseignement aux Alliés et il part immédiatement, emmenant avec lui un officier Anglais en uniforme et son aide, un Serbe redoutable. Après un parcours très aventureux, il débarque lui aussi dans le secteur tenu par LECLERC. Il prévient l'Etat-Major du Général LECLERC et le lendemain l'offensive blindée allemande se brise sur une défense bien préparée .....

Vous devinez l'accueil que lui réserve le Général LECLERC lui-même avec lequel il partage le petit déjeuner.

Après avoir revu d'ORNANT, il repasse seul les lignes et arrive, fourbu, à son PC après une marche de 30 kilomètres.

Mais, entretemps, la situation s'est aggravée sur place, les investigations de la Gestapo l'ont conduit sur la piste de mon Père dont la tête est mise à prix. Son PC ( une maison forestière ) est, pendant la nuit qui précède son retour, encerclée et perquisitionnée, sans résultat et pour cause ! Mon Père se replie sur son PC arrière : un trou sommairement aménagé au centre d'une sapinière. Il y rassemble rapidement quelques personnes en danger dont deux jeunes filles, agents de liaison, également traquées par les Allemands. La petite troupe abandonne son terrier après une nuit de repos et s'aventure dans les sous-bois. Mon Père est le seul armé. La progression du groupe n'est pas facile au milieu de l'appareil militaire allemand dont il côtoie les défenses. Il est même pris sous un tir d'obus américains. Après bien des émotions, et des risques de toutes sortes, tout ce petit monde se retrouve en sécurité dans les lignes Françaises.

Parmi les membres du petit groupe que mon père a ramené sur les lignes Françaises, figurait Petit Louis. Il avait été le pionnier de l'installation du GMA VOSGES et particulièrement de l'implantation des CENTURIES.

MARCEAU et mon père l'ont toujours eu à leurs côtés pour les tâches les plus dangereuses et les missions impossibles. Il était totalement "brûlé" quand mon père lui avait offert de le ramener vers les lignes françaises.

Il y avait entre mon père et lui une solide amitié.

Mon Père organise une petite colonne de secours, formée principalement de quelques anciens de la première Centurie pour ramener MARCEAU et les Anglais du groupe SAS, toujours bloqués du côté de MOUSSEY. Ceux-ci arriveront, au prix d'autres aventures, à gagner à leur tour les lignes Françaises.

En achevant ce résumé, je me fais les mêmes reproches que ceux que j'adressais à Léon MERCADET pour son histoire de la Brigade. L'obligation de raccourcir me fait passer par dessus beaucoup d'exploits héroïques, de drames poignants, d'aventures extraordinaires et d'anecdotes savoureuses. Je ne saurais terminer sans évoquer les épreuves, les angoisses et les souffrances de la population dont témoignent seules aujourd'hui, sur les monuments aux morts de petits villages, les listes démesurées de ceux qui sont tombés pour leur Liberté et pour la France (1).

Que de malheurs épargnés si DUNGLER avait réussi ....

### VERS LA VICTOIRE

Début Septembre 1944 POLIGNY est libérée ; aucune nouvelle de mon Père .. Je m'apprête à m'engager dans la lère Armée. Une voiture s'arrête devant la maison ; en sortent le Commandant Paul ARMBRUSTER, son fils Jean-Luc et le Sergent Jean-Pierre HALTER. Ce dernier avait été un compagnon de lutte d'ARMBRUSTER et avait combattu avec les FFI de Dordogne.

Paul ARMBRUSTER nous apprend la montée vers les Vosges de la B.A.L. dont une unité est stationnée à MOUCHARD ( à proximité ).

Et c'est ainsi que je suis affecté avec mon vieil ami Jean-Luc et Jean-Pierre HALTER à la valeureuse 3ème Section des Frères LEHN du Commando Vieil ARMAND.

Paul ARMBRUSTER repart à la rencontre du Commandant GEORGES.

Je n'évoquerai pas l'histoire de la BRIGADE ALSACE LORRAINE, elle a eu ses historiens, mieux placés que moi, elle fait cependant partie intégrante de l'épopée de la Résistance Alsacienne.

./.

(1) L'offensive éclair de LECLERC sur STRASBOURG permit de sauver un certain nombre de gens, dans les hôpitaux, comme au STRUTHOF où furent notamment conduits les prisonniers de la 5ème Centurie. A la même occasion, le chef de la Gestapo, qui avait mis tant d'ardeur à capturer mon Père, fut attrapé et mon Père put l'interroger dans sa prison : juste retour du destin ....

Je devais revoir mon Père à REMIREMONT. Après son dernier franchissement de ligne, du côté de RAMBERVILLERS, il part presque aussitôt avec le Lieutenant Colonel MARCHAL voir le Colonel BERGER. Son vrai souci est de prendre de mes nouvelles. Il retrouve à REMIREMONT avec plaisir le Sous-Lieutenant METZ et de vieilles connaissances à lui, le Capitaine DOPFF et le Capitaine Pierre d'EU. Bernard METZ charge Albert LEHN de me récupérer dans la famille accueillante où Jean-Luc et moi assumions notre rôle de libérateur épique. C'est un grand moment .....

Il nous confie Raymond SIBYLLE, le fils du garde forestier chez qui il était caché à RAON, qui sera affecté aussi à la 3ème Section.

Ma prochaine rencontre devait avoir lieu à MULHOUSE, où il m'a précédé, traversant avant nous COURTELEVANT et SEPPOIS. Je fais la connaissance du Commandant DANIEL ( Paul WINTER ) que l'avance rapide de la 1ère Armée a sauvé d'une arrestation imminente par la Gestapo. Il a néanmoins accompli sa mission, et dès l'annonce de l'arrivée des troupes Françaises, mobilisé ses hommes qui servent de guides et d'éclaireurs aux troupes Françaises.

La situation reste d'ailleurs incertaine pendant 1 ou 2 jours, les forces du Général TOUZET DU VIGIER sont encore peu nombreuses et ne peuvent libérer les faubourgs comme BOURTZWILLER et LUTTERBACH encore tenus par les Allemands.

Mon Père devait encore s'illustrer devant STRASBOURG où, lors de l'offensive VON RUNDSTEDT et la retraite impromptue des Américains, MARCEAU charge RIVIERE d'assurer la défense de STRASBOURG dans le Nord pendant que la BRIGADE ALSACE LORRAINE protégeait le Sud.

Le Commandant FRANCOIS mobilise ses hommes et constitue un bataillon. Mon Père, seul officier présent ayant une formation militaire, en prend le commandement et commence par prendre position au nord de la ROBERTSAU avec ses troupes de fortune.

Pendant ce temps, MARCEAU fonce vers le PC du Général de LATTRE pour demander des renforts. Une division française est détachée et aide les détachements FFI dans leur tâche. RIVIERE retrouve à ses côtés un vieil ami, le Lieutenant Colonel d'ESNEVAL avec son 3ème RTA.

L'offensive allemande se déclenche à hauteur de LA WANTZENAU. Des chars avancent, suivis par l'infanterie et précédés par un violent tir d'artillerie.

Mais la contre-attaque française repousse les Allemands au Sud de LA WANTZENAU et de KILSTETT. Une grâce d'état protège RIVIERE qui, pour galvaniser ses troupes, paie de sa personne et passe au travers des rafales de FM, des tirs de mortiers et des champs de mines.

C'est ce que me racontent ses adjoints à la fin de l'offensive quand j'arrive à lui faire une visite dans son PC : une petite chambre qui a son histoire également. Un obus allemand, d'assez fort calibre, a heurté par le flanc la rembarde de la fenêtre, a ricoché au plafond et est venu s'allonger benoîtement sur le lit de camp de mon Père. Les quatre personnes présentes se sont regardées un peu sidérées. Mon Père, le plus ancien dans le grade le plus élevé, a pris délicatement l'obus, l'a enveloppé dans une serviette et est allé le déposer au fond de la cour. A peine rentré, l'obus a éclaté, m'a précisé le Lieutenant FRERE.

C'est sur cette anecdote que je terminerai mon histoire de la Résistance Alsacienne, vue au travers du prisme paternel.

Je ne saurais terminer ce récit sans évoquer l'étonnante personnalité des dirigeants du Réseau MARTIAL. J'ai déjà parlé de Paul DUNGLER, qui était plus particulièrement une tête politique. Marcel KIBLER, qui lui a succédé, était un chef né qui s'est révélé dans l'exercice de son commandement où il prenait ses décisions avec l'assurance d'un Maréchal d'Empire. Marcel KIBLER, Paul ARMBRUSTER et mon Père étaient, chacun à sa manière, des seigneurs de la guerre. Ce qui me frappait, ce n'était pas tant leur calme, leur courage, que leur culot invraisemblable et leur attitude facétieuse même en plein danger.

\*

\*

\*

En Août 1978, Marcel KIBLER et Paul WINTER sont venus saluer, avec émotion et amitié, la dépouille mortelle de mon Père, de leur camarade de combat, du chef d'Etat-Major de la Résistance Alsacienne.

Nombreux ont été les Anciens Résistants venus spécialement d'Alsace, malgré la saison avancée. Les villages vosgiens martyrs avaient frété des cars pour pouvoir assister nombreux à la cérémonie.

Jean ESCHBACH

SEPTEMBRE 1991

# André Malraux ou l'agnostique avide de transcendance

## témoignage d'une amitié spirituelle

par Pierre Bockel

Puisque ma rencontre avec André Malraux avait précédé la connaissance exhaustive que je pouvais avoir de son œuvre, mon propos sera d'abord celui du témoin, de l'ami. C'est Malraux tel qu'il m'est apparu que je voudrais vous dire ce soir.

Je suis prêtre et Malraux se définissait comme agnostique. Et voici que les événements de la Résistance française et des combats de la Libération, en nous jetant dans la même aventure, nous ont placés, pour la durée de la vie et non seulement pour la durée de la guerre, dans une relation où la quête de la transcendance et la foi au Dieu vivant apparaissaient dans un questionnement réciproque et continu, parfois explicite, souvent silencieux et toujours avec la commune passion de servir l'homme.

### la rencontre d'un homme

Comment cela a-t-il commencé ? C'était en août 1944. Le débarquement venait d'avoir lieu en Provence. L'armée du Général de Lattre remontait la vallée du Rhône. Les éléments disparates de la Division SS « *Das Reich* » tournaient en rond, happés à chaque carrefour par les maquisards sortis de l'ombre. Les villes du Sud-Ouest, de Toulouse à Périgueux, étaient alors bien vite devenues la proie d'une Résistance résiduelle et tardive, diversifiée en fractions politiques après s'être démobili-sée de son objectif premier. Parce que nos provinces de l'Est étaient encore dans les chaînes, les maquis d'Alsaciens et de Lorrains, recrutés à partir de leurs régions d'exil et d'accueil, se devaient d'échapper à cette chute de l'aventure noble (dans la fange où grouillaient ensemble, dans le chaos de l'insurrection, vols, viols et viles vengeances). Nous regrouper, (pouvoir décoller de ces cités boueuses, que nous avions pourtant aidées à

libérer) et rejoindre la Première Armée fonçant en direction des Vosges, tout cela appelait un chef de taille exceptionnelle. André Malraux, à qui la fuite des Allemands permit de s'échapper de la prison Saint-Michel de Toulouse, se présentait pour prendre la tête de ce qui allait bientôt devenir la « Brigade Alsace-Lorraine ».

Portant alors une certaine responsabilité dans la constitution de ces formations, je résistais d'abord à son offre de service. En effet, son auréole de membre des Brigades internationales qu'il n'a jamais été et sa réputation, bien surfaite, de militant d'extrême-gauche étaient alors de nature à me faire hésiter : bien que je ne fusse pas un homme de droite, je craignais notre entrée en Alsace chrétienne sous la conduite d'un chef aussi fortement marqué au plan politique. Mon rapport avec André Malraux commençait donc assez mal. Il a fallu toute la force de persuasion de certains de mes camarades pour me convaincre de la chance qui nous était offerte et pour admettre que mes appréhensions n'étaient guère fondées. Mes amis l'avaient rencontré avant moi. Il m'a suffi de le rencontrer à mon tour pour comprendre qu'ils avaient raison.

Le premier contact fut court et plutôt sec. Cela se passait à Ussel en Corrèze aux premiers jours de notre remontée vers l'Est. Nous étions cantonnés dans un lycée. On m'appelle : « Le Colonel Berger vous demande ». Le voici donc cet étrange colonel : l'élégance d'un officier de cavalerie, avec pourtant ce petit bérêt légendaire qui déjà le classait hors série. Mais c'est dans son visage que m'apparut le contraste le plus saisissant entre le gradé classique et l'aventurier des grandes causes : sous un front haut, barré d'une mèche rebelle, un regard pénétrant d'intelligence dans un visage encore jeune, d'une extrême mobilité et ravagé de tics

nerveux. Ainsi m'apparut Malraux. L'entretien fut bref et presque froid. J'étais encore au garde-à-vous quand disparut la voiture du colonel. Décidément André Gide avait raison : « Quand on est devant Malraux, on ne se sent pas très intelligent. »

Fort heureusement la seconde rencontre, la vraie, rectifia l'impression quelque peu sévère du premier contact. C'est à Besançon que cela s'est passé. Ce fut un des grands moments de mon existence. Rappelant ce souvenir dans un de mes livres, j'écrivais ceci : « Je mesurais alors presque instantanément que notre rencontre revêtait une dimension providentielle — du moins pour moi — et qu'elle appartenait à l'espèce des choses qui doivent arriver pour en achever ou en dénouer tant d'autres... Peut-être parce que j'étais tout ensemble prêtre et son complice dans la présente aventure, notre conversation eut vite fait de rejoindre ce niveau de profondeur où il n'est pas besoin de confiance pour trouver l'accord. Au travers du frémissement de la fraternité je perçus confusément le commencement d'une communion dans l'incommunicable... » (Fin de citation). Dès ce jour je devinais chez mon interlocuteur, et bientôt mon compagnon, une intériorité qui rejoignait celle qui m'animait par vocation et destin. Ce fut le prélude à une amitié qui, depuis lors, n'a cessé de s'affirmer et de s'approfondir.

Je m'attendais à trouver un révolutionnaire agité, avide de prolonger l'aventure du *Frente Populaire*. Je fus en présence d'un être spirituel, ravi de rencontrer un confident dans le prêtre que j'étais. Bien vite m'apparut l'homme assoiffé de transcendance et curieux de l'expérience religieuse de ceux que qualifiait la foi. Et cette curiosité, rarement explicite, apparaissait par questions obliques, sorte de voile de pudeur pour cacher au monde et laisser deviner aux intimes l'angoisse métaphysique qui l'habitait, sous-jacente à son agnosticisme public, plus proche, m'a-t-il semblé, d'une position du seuil ou d'un lieu de repli que d'une attitude installée. N'écrira-t-il pas : « Toute pensée agnostique est une pensée interrogative » ?

#### **l'obsession de la mort — et son sens — chez Malraux**

Je ne connaissais alors de ses romans guère que *La Condition Humaine*. Et j'avais surtout été frappé par sa manière d'appréhender le drame de la mort. La mort

apparaissait dans son œuvre romanesque comme sa compagne familière. Mais c'était alors sous les traits du héros qui s'effondre. Inscrite dans le projet révolutionnaire et subie dans la terreur, la mort est toujours fraternelle : on meurt pour que vivent les autres. Et en mourant ainsi, le partisan réalise la plénitude de son destin dans un acte de suprême liberté. « Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir ? » pensait Kyo avant de tomber. Mais aussi la mort se présente parfois chez Malraux, dans le contexte de « l'héroïsme désespéré », comme la seule manière d'échapper au destin. Se la donner ou la subir devient alors un geste exaltant où se mêlent étrangement noblesse et amertume, fraternité et solitude, éternité et néant. Du fond de sa prison Kassner rêvait ainsi à sa mort : « Au-delà du cachot, au-delà du temps, existe un monde victorieux de la douleur même, un crépuscule balayé d'émotions primitives où ce qui avait été sa vie glissait avec l'invincible mouvement des mondes dans un recueillement d'éternité. »

Bien vite le thème de la mort devint l'objet de nos échanges les plus sérieux. Et l'occasion en fut les engagements particulièrement meurtriers que nous vécûmes ensemble au cours des premiers combats sur les sommets vosgiens. L'auteur de *La Condition Humaine*, devenu le Colonel Berger, avait-il encore le même regard sur la mort ? Sans doute. Mais alors la mort du héros devenait celle de tel camarade tombé à nos côtés. L'accent lyrique se brisait devant l'interrogation métaphysique. De la chute sanglante surgissait spontanément le mystère de la mort. Peut-être ma qualité de prêtre l'engageait-elle à ce dialogue bientôt interrompu.

Dans la forêt vosgienne détremmée la bataille faisait rage, les balles explosives venaient s'abîmer avec un claquement sinistre sur les troncs décharnés, les projectiles de mortiers éclataient en gerbes meurtrières et les obus de l'artillerie allemande et ceux de nos chars se croisaient au-dessus de nos têtes en un sifflement funèbre. Des trous boueux émergeaient, dissimulant leurs visages, les casques de nos soldats et leurs mitrailleuses répondaient à celles d'en face. Je courais d'un trou à l'autre, souvent appelé par le gémissement d'un blessé ou d'un agonisant. Et voici qu'au milieu de ce fracas assourdissant apparaissait, à la lisière du bois, une silhouette : le colonel Berger alias Malraux. Debout, une cigarette aux lèvres, il bravait le danger, mais

avec ce tremblement fébrile du chef qui, pour l'exemple, se doit d'aller jusqu'au bout du risque. Il regardait en direction de l'adversaire d'un regard de défi, mais dénué de toute haine. Malraux ne connaissait pas la haine. Il me semblait alors qu'au-delà des lignes ennemies il contemplait un horizon où se croisaient, comme les fulgurantes lueurs d'un soir d'orage, la liberté, la fraternité et la mort, la mort, sceau de la liberté et suprême expression de la fraternité.

**le « colonel Berger »... révélateur de leur être pour ses compagnons de combat**

Séduit par l'aventure de la libération de l'Alsace et de la Lorraine, Malraux s'était donc mis à la tête des quelque deux mille volontaires que nous fûmes. De quoi s'agissait-il pour lui fondamentalement ? Certes, de libérer une terre et un peuple annexés par la force et contre son gré, et d'opérer cette libération avec les fils et les frères de ceux que le régime nazi tenait encore enchaînés. Mais ce qui par-dessus tout fascinait Malraux c'était le projet de constituer une cohorte d'hommes libres, d'hommes devenus libres par le simple geste d'offrir leur vie pour la liberté de leurs frères et d'en accepter le risque suprême : la mort. Et ce pays, qui nous attendait au-delà des sommets vosgiens, aura bien besoin, pensait-il, d'hommes libres pour se recréer dans la fraternité.

La Brigade Alsace-Lorraine constituait une unité de volontaires dont la part commune, par-delà l'extrême diversité sociale, était ce christianisme populaire particulier à nos provinces rhénanes et que les circonstances accentuaient jusqu'à la foi revécue. Et ce n'est pas sans quelque fierté que Berger commandait cette « Brigade très chrétienne » du Colonel Malraux, selon l'aimable boutade de son adjoint de tradition plutôt anticléricale.

Un mystère a traversé notre aventure : celui d'une étrange relation spirituelle entre le chef et sa troupe. Étrange à bien des égards : d'abord par la mystérieuse proximité à ses hommes de ce colonel pourtant austère et lointain et dont l'aristocratique silhouette n'apparaissait guère que dans le feu de la bataille. Étrange aussi par la contagion des altitudes qui émanait de sa personne.

Sans paroles inutiles et sans manifestations spectaculaires, par sa seule présence, il révélait à ses hommes le

fond d'eux-mêmes. Il leur donnait d'explicitier en idéal de justice, de vérité et de liberté, au-delà même du refus de l'humiliation, les sentiments primitifs et les motifs obscurs qui les avaient jetés dans l'aventure. Certes, leur farouche volonté de participer à la libération d'une terre et d'un peuple, les leurs, était évidente. Mais leur surprise fut de recevoir de leur colonel la conviction que l'expérience qu'ils vivaient avec lui les conduisait vers cette liberté profonde qui fait les vrais libérateurs. Ils savaient, par cet étrange lien de communion avec leur chef, qu'en offrant leur vie jusqu'à la mort pour la liberté des autres, ils acquéraient la dignité des hommes libres et pénétraient ainsi dans l'univers de la fraternité. C'est très exactement cette part de lui-même que Malraux a su communiquer à ses hommes, si bien que nul d'entre nous, quelle qu'ait été sa condition de départ, ne pourrait aujourd'hui nier avoir été d'une certaine manière renouvelé à son contact. Son témoignage des valeurs en lesquelles se reconnaissait la majorité chrétienne de son unité réveillait en nous les profondeurs somnolentes de la foi, au point que mon ministère d'aumônier s'en trouva facilité par la rencontre d'un climat spirituel et fraternel d'une étonnante densité. Nous sommes nombreux à pouvoir témoigner à quel point l'agnostique André Malraux nous a éveillés à la dimension, je dirai à la démesure des valeurs essentielles de l'Évangile : celle de la liberté intérieure qui devient puissance de libération, celle de la soumission à cette transcendance qui nous habite et nous fait « temple de l'Esprit », celle de la Fraternité qui va jusqu'au don de la vie, au prix de la mort, celle du dépassement auquel nous convient la Pâque du Christ et le baptême qui nous y associe et celle des engagements qui en sont le fruit. Je sais même des hommes qui ont rencontré le Christ après avoir rencontré Malraux. C'est le comble ! Un incroyant, relai de la grâce ? c'est pourtant bien ainsi. Je traduis : « A Dieu, rien d'impossible ».

**le simple trépas dépassé :**

**le fraternel sacrifice du sang pour autrui...**

Et la mort n'a pas épargné notre troupe de volontaires. Mais certains ont pu se demander dans quelle mesure ces morts n'auraient pas été aussi un prétexte au lyrisme tragique de Malraux. Qui d'entre nous ne se souvient de cette phrase qu'il prononçait un jour en

présence de sa Brigade ramenée au repos entre deux engagements meurtriers : « Je salue nos morts d'hier et ceux qui parmi nous tomberont demain ! » Prononcées par tout autre que lui, ces paroles eussent soulevé la révolte. Venues de lui, elles passaient... Je me suis souvent demandé si, dans sa pensée, la mort n'était pas davantage encore que le tribut payé à la liberté : j'ai cru parfois percevoir chez lui comme un obscur sentiment de rédemption par le sacrifice du sang... La Croix de Jésus se profilait à l'horizon de sa pensée.

L'épopée de la Résistance et celle de la Brigade Alsace-Lorraine ont à coup sûr inspiré les plus belles pages de Malraux sur la mort des héros. Ainsi dans le célèbre discours qu'il prononça au mois de mai 1972 dans les bois du maquis de Durestal, en Dordogne, qui constituait un des éléments de la future Brigade, il avait ces phrases admirables :

« Voici donc, autour de nous, les mêmes bois que ceux qui virent le premier combat du premier maquis.

Vous vous retrouvez, délégués des survivants et délégués des morts, délégués du courage en face de l'immense indifférence des arbres. Quand nous avons dû escorter vers le Panthéon le char qui emportait les cendres de Jean Moulin, il y avait un grand clair de lune et nous nous reconnaissons tous à cette vague clarté. Puis on a allumé des torches, et nous avons distingué nos cheveux blancs. Alors nos enfants ont pris les torches et escorté les cendres dans le piétinement des chevaux de la garde qui présentait les armes, et le reflet de la lune enchantée sur les arbres. C'est à vos enfants que je dois dire aujourd'hui ce que vous avez fait. Croyez-moi, ce n'était pas si mal. Il y a assez de morts dans les cimetières et les bois qui nous entourent pour que je puisse affirmer : vous vous êtes bien battus. Mais vous avez été plus que des combattants : vous avez été des témoins ». Et l'ancien Colonel Berger ajoutait : « De tous ces hommes-là, on peut vraiment dire qu'ils ont maintenu la France avec leurs mains nues... Ils n'étaient rien de plus que les hommes du *non*, mais le non du maquisard obscur, collé à la terre pour sa première nuit de mort suffit à faire de ce pauvre type le compagnon de Jeanne et d'Antigone... L'esclave dit toujours oui ! » Au cœur de son discours, Malraux jetait ce cri : « Répétant ce que j'ai dit jadis : je vous en fais témoins en ce jour anniversaire, vous mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels. »

### ... et l'épreuve intime de la mort des êtres les plus aimés

A l'arrière plan de ces morts héroïques qui ont fasciné Malraux et inspiré sa vision du destin et son lyrisme, il existait chez lui le souvenir cruel, et pudiquement retenu dans le secret du cœur, des morts qui, coup sur coup, l'avaient atteint au plus intime de lui-même. Le 12 novembre 1944 il apprend la mort horrible de Josette Clotis, l'épouse bien-aimée. Peu de temps après lui parvint la nouvelle que son frère Claude avait été exécuté par les Allemands et que son frère Roland, déporté à Neuengamme, avait disparu sur un de ces cargos que les nazis avaient offerts comme cible à l'aviation alliée. Quelques années plus tard ses deux fils, Gauthier et Vincent, trouvent la mort dans un accident de voiture. Puis ce fut le tour de Louise de Vilmorin, l'amie retrouvée, qu'une crise cardiaque emporte en quelques instants. Et le 9 novembre 1970, le grand chêne de Colombey s'effondre. André est chaque fois ramené à la solitude. Les obsèques de Charles de Gaulle achèvent le long cortège funèbre de ceux que Malraux portait au plus profond de lui, de ceux qui s'étaient « incrustés » en lui, comme il dira. Et, aux côtés des êtres à qui l'unissaient les liens du sang ou de l'intimité, que d'amis dont la mort l'a séparé ! L'accompagnant, en mai 1972, dans un petit cimetière de Dordogne, je le sentais frémir alors qu'il se recueillait sur la tombe de Raymond Maréchal, le compagnon de la guerre d'Espagne et de la Résistance française, tué tout près de là lors d'une attaque de commando. Je sais aussi ce que fut pour Malraux la mort croyante de Bernanos, dont le souvenir n'a cessé de l'habiter presque comme une obsession : « Je pense à Bernanos parce que je passe devant Saint-Séverin, écrivait-il dans les *Antimémoires*. Je n'y suis pas revenu depuis ses obsèques. L'église était pleine... C'était un jour de mars, avec les nuages bas et déchirés des plus belles scènes de ses romans, et des échappées soudaines de soleil. Quelques jours plus tôt, à l'hôpital américain, il m'avait dit : « Maintenant c'est à Lui de savoir ce qu'Il veut que je fasse... » Il faisait allusion à une vie du Christ qu'il pensait devoir écrire s'il survivait ; que sa guérison en serait le signe. L'Abbé Pézeril en était venu au moment de son oraison funèbre où il rappelait que, lors des derniers sacrements, Bernanos lui avait dit doucement parlant sans doute de Dieu : « Et maintenant, à nous deux... » Alors le soleil s'était déglagé et un

rayon droit comme une barre était venu se poser sur le cercueil. »

Qu'on me permette à présent d'évoquer quelques souvenirs personnels relatifs à la mort de Josette et de ses deux enfants Gauthier et Vincent.

Ayant accompagné Malraux lors d'un voyage éclair à Paris — cela se passait à l'automne de 1944, — entre deux engagements de la Brigade —, je fis la connaissance de Josette à qui André me présenta. Je fus d'emblée saisi par la beauté de son visage et par la finesse de son esprit. La scène des adieux d'André à sa femme, dont je garde l'émouvant souvenir, fut le dernier acte de ce séjour parisien. Je ne pensais pas alors que ce serait aussi pour Malraux le terme d'une tranche de son existence. En effet, quelques jours après, alors que nous étions au repos dans quelques villages de Haute-Saône, la nouvelle se répandit dans nos différentes unités : la femme du colonel est morte, victime d'un accident. En fait, alors qu'elle s'élançait dans le train qui venait de démarrer de la gare de Saint-Chamant, elle trébucha et glissa sous les roues du train. Je me précipitai au P.C. du Colonel. La rencontre fut poignante et je crois que nous n'échangeâmes aucune parole. Par-delà son visage tendu, rien ne laissait percer la douleur qui l'étreignait, et je me détournai bien vite pour ne pas laisser apparaître mon émotion. La mort venait de le toucher au plus vif de lui-même. Il le reconnaîtra plus tard par un propos oblique des *Antimémoires* ; parlant de Laurence d'Arabie, il écrira : « Il ne semble pas avoir connu la mort d'une femme aimée : c'est la foudre ! ». Dans son livre *Lazare* il ajoutera ce détail : « Presque tous ceux que j'ai aimés ont été tués dans des accidents. Pourtant Josette, qui savait que je viendrais du front et qui avait demandé qu'on maquille son beau visage avant mon arrivée, a dit la même phrase que le plus sage de mes amis... rongé par le cancer : « Je n'aurais pas cru que ce soit ça de mourir ».

Avant cet événement le thème de la mort, comme je le disais, avait bien souvent fait l'objet de nos entretiens. J'eus le sentiment qu'après la mort de Josette nos conversations revêtirent une nouvelle dimension, une nouvelle profondeur. Mais ce n'est qu'une seule fois que je reçus de lui la question du franchissement de la mort. La circonstance en fut particulièrement dramatique.

Nous allions porter en terre Gauthier et Vincent, ses deux enfants tués dans un accident d'auto. Deux

cercueils sous une tente dressée dans le petit cimetière parisien de Charonne. Nous nous tenions à leurs côtés. Un peuple ému défilait indéfiniment. Et déjà le soir tombait. Alors André me prit par le bras et, passant devant la tombe ouverte où reposait Josette Clotis qui attendait ses enfants, il m'entraîna dans une allée du cimetière. Avec une timidité, où se percevait la pudeur vaincue, il me demanda : « Accepteriez-vous de célébrer une Messe ? Vous savez, comme jadis, lorsque nous enterriions nos camarades ». Et puis il s'efforçait de justifier sa demande par la vie de ses deux fils écroulés : « Ils n'étaient pas des athées, ils avaient reçu le baptême et vous connaissiez parfaitement Vincent qui vous aimait, » etc... C'est comme s'il me disait : « Ce furent mes fils, alors ?... » J'acquiesçai. Il avait compris que je ne me serais pas permis, à cause de ma condition de prêtre, d'imposer, même par mode de suggestion, une initiative qui ne pouvait être que la sienne. Alors, presque heureux il fit immédiatement annoncer par haut-parleur que les obsèques seraient remises au lendemain. La même foule d'officiels et de braves gens se retrouvait donc le lendemain matin dans la petite église de Charonne où l'on porta processionnellement les corps de Gauthier et de Vincent. Je célébrai la Messe au cœur d'une assemblée où, passant de la tristesse de la mort à l'émotion de son mystère, transpirait la prière secrète : « *Requiem aeternam...* ». Après quoi seulement nous déposâmes les enfants auprès de leur mère si profondément présente, elle aussi, à cette heure sortie des jours.

Pour moi l'initiative de Charonne fut également une des grandes questions que Malraux posait à ma conscience de croyant, de biais, certes, mais par quel biais !

« ... et maintenant, à nous deux... »

Lorsque, en 1971, éclata la guerre d'indépendance du Bangla Desh, Malraux, avait décidé de s'y engager. Seule la rapidité des événements l'empêcha de rejoindre à temps l'armée révolutionnaire. Chacun se souvient de cela. Je m'étais alors demandé ce que signifiait en profondeur une pareille détermination. Sans doute, rien a priori de surprenant à ce que l'officier du *Frente Popular* ou le Colonel Berger se retrouvât sur le front bengalais. Mais à son âge ! me disais-je, et dans son état de santé ? Il me semblait donc qu'à l'arrière-plan de

cette décision se cachait un projet plus secret. L'heure ne serait-elle pas venue de réaliser en un même geste exemplaire son vieux goût du suicide et la fascinante mort du héros ? N'était-ce pas là l'occasion de partir en beauté ? de s'offrir à la mort en offrant sa vie pour la liberté d'un peuple ? Achèvement d'un destin ? Je lui avais alors écrit dans ce sens. Sa réponse ne tarda point. Elle m'a ému et troublé. Dans une lettre du 4 octobre 1971, il m'écrivait : « Votre point de vue est plus profond et moins tragique que le mien. Mais sachez que dans tout ce que je fais, en face de ce qu'il faut bien appeler le destin du monde, je me sens plus légitime quand je me sens avec vous. Combien de temps encore ? Peu importe. Pour des raisons obscures, et si vous êtes au Sahara et moi au Bengale, nous mourrons ensemble — et sachez que vous m'aidez à mourir noblement ».

Un an plus tard on le transportait d'urgence à l'hôpital de la Salpêtrière. Après lui avoir montré son visage séduisant sous les traits du héros qui tombe, après l'avoir cruellement rejoint par le relais des êtres qui lui furent les plus proches, voici qu'en 1972 la mort s'approche à nouveau de lui, mais pour le fixer de son regard hallucinant. « Et maintenant, à nous deux », avait dit Bernanos au seuil de son agonie. S'adressait-il à Dieu ou à la mort ? Bernanos pensait à Dieu, présumait Malraux. Et lui ?... « Je me hâte patiemment vers la mort », écrira-t-il.

De cette proximité d'une mort qui ne l'aura que frôlé, André Malraux nous a laissé un témoignage capital où l'espoir répond à l'angoisse : une lueur dans la nuit. Comme le Lazare de saint Jean, Malraux mourut une seconde fois. De sa seconde mort, la vraie, nous ne savons et ne saurons rien, en dehors des lumières de la foi, pour qui a la foi. Mais il nous reste *Lazare*. « Qu'est-ce que Lazare ? » lui demandais-je à la veille de la parution du livre. « Lazare, me dit-il, c'est l'homme en face du mystère du Jugement ».

Parmi les comptes rendus et articles suscités par la sortie de ce livre étonnant, j'ai particulièrement retenu celui de mon ami André Dumas, paru dans l'hebdomadaire *Réforme*. Qu'on me permette d'en citer un passage spécialement éclairant du climat de cette expérience rare qui permit à Malraux d'explicitier une part cachée de lui-même :

« Malraux intitule son dernier livre *Lazare*. Je crois ce titre bien choisi, car le livre s'apparente à Jean

II, bien entendu sur le seuil d'une porte que le scepticisme ne ferme pas, mais que l'agnosticisme ne franchit pas davantage. C'est un livre fiévreux encore plus qu'à l'habitude... Il faut dire que la fièvre est cette fois-ci autant organique que verbale... C'est le compte rendu de ses journées ou plutôt de ses nuits d'hôpital que nous livre Malraux, compte rendu bien entendu retravaillé pour faire accéder l'expérience à la conscience, mais pas trop, pour conserver la divagation lucide de l'esprit, quand le corps est déjà séparé de l'univers, quand on sent la mort si proche que la curiosité et l'étonnement l'emportent sur l'angoisse et l'espoir » (fin de citation).

Du seuil de cette « porte que le scepticisme ne ferme pas mais que l'agnosticisme ne franchit pas davantage », Malraux toujours en quête de transcendance et d'absolu se pose une série de questions sur le lendemain de la mort, ou plutôt, à cause de cette pudeur qui le caractérisait, les fait poser par ses interlocuteurs ou de tierces personnes rencontrées dans le passé. Et d'abord son père, avant de se suicider, avait laissé en évidence un livre ouvert et souligné cette phrase : « Et qui sait ce que nous trouverons après la mort ? » Face à la mort, Malraux échappait-il au sentiment qui est le lot de chacun, ainsi que le lui soufflait un ami prêtre : « Au fond, croyants ou incroyants, les hommes meurent toujours dans un mélange bien enchevêtré de crainte et d'espoir... » De son ami hindou Raja Rao il reçoit l'affirmation que « la mort est le chemin vers la lumière ». Et de ses entretiens avec son médecin, nous recueillons de multiples propos qui nous laissent perplexes sur le fait de son incroyance, propos que je pourrais confirmer par tant d'expressions surprenantes que je recueillis lors de nos conversations. Ainsi y est-il question de la mort des sceptiques « qui ne s'en tirent presque jamais », du sens de la vie, du rapport de l'explication à la signification, de l'incapacité de la science à former ou à changer l'homme quand bien même elle changerait la planète, de l'absurdité d'une vérité scientifique conçue comme valeur suprême. Il déclarait au sujet de la science : « Le nouveau dieu peut faire plus que tous les autres, puisqu'il peut détruire la terre. Mais il est un dieu muet », et il ajoutait que si l'on peut « vivre selon le Christ ou Bouddha, il ne viendrait à personne l'idée de vivre selon Darwin, Newton ou Einstein ». Va-t-il jusqu'à prendre à son compte cette phrase d'un personnage de Dostoïevski qu'à son sens on

a trop prise à la légère : « Si j'étais contraint de choisir entre le Christ et la vérité, je resterais avec le Christ contre la vérité » ? Agnostique, Malraux reconnaît que « tout dialogue avec la mort commence à l'irrationnel », mais qu'au fond « l'irrationnel n'est pas pour autant l'irréel », et il ajoute qu'« une explication plausible vaut bien une absence d'explication ».

Ces discussions constituent le côté « retravaillé » de l'expérience de la Salpêtrière. Mais il reste le sentiment sous-jacent devant l'approche de la mort où l'angoisse et l'espoir se répondent. Et nous entendons de nouveau le mot de Bernanos qui l'avait tant frappé : « Et maintenant, à nous deux ». En fin de compte, pour Malraux, qui est l'autre ? « Vous savez mieux que moi que nul n'échappe à Dieu », m'avouait-il un jour. Mais qui est Dieu ? Une transcendance innommée au cœur de l'homme ? Cette « part éternelle de l'homme qui en lui le dépasse », dont il me parlait dans une de ses lettres ? Cette transcendance, Malraux l'appelait « Fraternité » — cette fraternité qui, en acceptant le risque de la mort, fait les hommes libres. « Il n'y a pas de plus grand amour (donc de plus grande liberté) que d'offrir sa vie pour ceux que l'on aime », dit Jésus en saint Jean. Quand Malraux parle de la « fraternité » qui « rigoureusement est communion » serait-ce pour en suggérer obliquement la source ? Saint Jean dira « amour » — « Dieu est Amour » — ; Malraux aussi, aux lendemains de la Salpêtrière, traduira fraternité par amour. Et lorsqu'il parlait de « cette fraternité que le destin n'efface pas », on songe spontanément à saint Paul affirmant que, si tout passe, seul l'amour demeure. Et voici que j'entends de nouveau, comme une clameur d'espoir, ces mots que, de sa voix étouffée, il lançait, quelques semaines avant l'expérience de Lazare devant ses vieux camarades de la Résistance : « Vous, mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels ».

« Et maintenant, à nous deux ». Je songe à ce cri déchirant sorti du fond de son angoisse : « Ah ! si plus tard, à travers radios et télévisions, devant les hommes enfin prêts à l'entendre, le dernier prophète venait hurler à la mort : il n'y a pas de néant ! » Le calme revenu, il prend à son compte la confiance de Victor Hugo : « Je sens mon profond soir vaguement s'étoiler ».

« Conciliabule des médecins. C'est bien la menace sur le cervelet : guérison, paralysie ou mort », écrit-il

dans *Lazare*. Ce fut la guérison ; et plus qu'une guérison, car c'est un homme profondément apaisé qui nous revint de son affrontement avec la mort. C'est comme si la méditation et le combat l'avaient libéré de cette sorte de tension fébrile que nous lui connaissions. Son apparente résistance aux sentiments du cœur s'était considérablement atténuée. Son visage, débridé et libéré de ses tics, reflétait enfin cette bonté qu'on devinait en lui par-delà l'expression. Mais rien n'avait atteint la fulgurante puissance de sa pensée.

#### **l'issue vers la lumière, dans l'intime secret**

Quatre ans plus tard, en novembre 1976, André Malraux meurt pour de bon à l'hôpital de Créteil. Sa brutale plongée dans le coma nous laisse à jamais ignorants de son dernier regard sur la mort et sur son lendemain. Lorsque, un jour, je lui suggérais un voyage à Jérusalem que nous pourrions faire ensemble, il me répondit : « A Bénarès ou à la Mecque, tant que vous voudrez. Mais aller à Jérusalem c'est aller à Gethsémani, et là il me faudrait bien prononcer les paroles du Christ ». L'hôpital de Créteil fut-il Gethsémani ? Nul ne le saura jamais. La seule parole qu'on lui entendit balbutier dans la nuit de son agonie fut une réponse à l'un de ses proches qui lui demandait s'il souffrait : « C'est une interminable corvée », chuchota-t-il. Il s'agissait probablement, par-delà le mystère de la mort qui le hantait, des circonstances du trépas dont il n'avait apparemment aucune crainte.

Il s'est endormi à jamais du sommeil de Lazare... « fixant au passage la face usée de la mort » selon le dernier mot du livre.

Je voudrais conclure cette conférence en vous donnant plus explicitement mon sentiment sur le rapport de Malraux à la foi, rapport qui a maintes fois émergé du témoignage que je viens de vous livrer.

Il me faut tout d'abord décevoir ceux qui, parmi les croyants, seraient tentés de le récupérer. Malraux s'affirmait non croyant. Il se disait agnostique. Voilà qui est clair. Qu'il ait été fasciné par le phénomène religieux, que les religions de l'Inde l'aient fortement impressionné et que sa proximité au Christianisme ait été particulièrement étroite, cela ne fait aucun doute. Et c'est pourquoi bon nombre de personnes se sont méprises sur la foi de Malraux. J'entends encore son

ami Emmanuel Berl, lors d'une table-ronde radiodiffusée à laquelle je participais à l'occasion de la publication de *Lazare*, affirmer que Malraux était croyant. Nous lui objections son agnosticisme. A quoi il nous répondit qu'il était lui aussi tout à la fois agnostique et croyant. Pourtant Malraux n'a cessé de se dire non croyant. Sans doute si, selon le propos de Miguel de Unamuno, « croire en Dieu, c'est désirer son existence et, qui plus est, agir comme s'il existait », on pourrait à la rigueur admettre l'opinion de Berl. Mais Malraux avait une trop haute et une trop exigeante vision de la foi pour s'autoriser à se dire croyant selon une aussi pâle définition. Pour lui, la foi c'est celle de saint Bernard, de François d'Assise, de Bernanos et d'Edmond Michelet. Il ne l'avait pas. Mais il n'a cessé de la questionner, à partir de cette transcendance qu'il percevait au cœur de l'homme.

Car il croyait en la transcendance et l'affirmait. Pour lui l'homme libre, ainsi qu'il me l'écrivait dans une lettre qu'il m'adressait en 1948, est celui qui consent à subordonner sa vie à cette part éternelle qui en lui le dépasse. Il ajoutait dans cette même lettre qu'il lui paraissait essentiel qu'ensemble « nous mettions l'accent sur notre défense de la part éternelle de l'homme, que nous la concevions ou non comme liée à la Révélation ». Liée à la Révélation, cette part éternelle, cette puissance spirituelle au cœur de l'homme, qui ne devient pleinement homme qu'en s'y soumettant, n'est pas une force obscure, mais Quelqu'un : Dieu, Dieu présent par l'Esprit. Hors de la Révélation cette même force peut être éprouvée comme une réalité mystérieuse et innommée, mais quand même comme une transcendance. Pour Malraux l'homme se subordonnant à « ce qui en lui le dépasse » est conduit à vivre la Fraternité jusqu'à sa suprême limite : la mort, la mort offerte ou plutôt la vie offerte jusqu'à la mort... Le Chrétien songe alors spontanément au « *usque ad mortem, mortem autem crucis...* » ou encore à « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ». D'ailleurs combien souvent Malraux se référait à la mort exemplaire du Christ. On conçoit donc sans peine la « part commune » qu'il avait conscience de partager avec les Chrétiens ; et on comprend la séduction qu'il put exercer sur ceux que la foi religieuse amène jusqu'à la proximité de sa propre vision de la nature spirituelle de l'homme.

Je songe à cette phrase : « Le plus grand mystère de l'univers est dans la moindre activité d'héroïsme ou

d'amour ». Force obscure ou grâce ? Puissance mystérieuse qui engendre les héros et les saints ? Mais les saints ne seraient-ils que les héros d'un univers réservé ? Malraux ne se méprend pas. Saint Jean, saint Bernard, François d'Assise sont pour lui les visages bouleversants qui authentifient une foi qu'il ne croyait pas avoir. Et l'art des siècles chrétiens fut à ses yeux la plus noble expression d'un christianisme qu'il savait aimer. « Ne pensez-vous pas, me disait-il un jour, que François d'Assise constitue dans l'histoire de l'Église le dernier géant de la sainteté ? Oh sans doute y eut-il d'autres saints après lui, mais jamais que de pâles reflets de François... Saint Vincent de Paul par exemple. Mais nul, après le Pauvre d'Assise, n'a révolutionné le monde occidental et bouleversé l'univers culturel comme il l'a fait, au point d'avoir inspiré un art radicalement nouveau... » Justifiant cette conviction, Malraux se mit à tracer de François d'Assise le portrait le plus vivant et le plus bouleversant que j'ai jamais entendu, comme s'il le portait au plus profond de lui.

Et il devint pathétique lorsque, à une autre occasion, il nous relatait sa rencontre avec quelques Petites Sœurs de Jésus croisées dans l'immensité saharienne. Je cite de mémoire ce récit tout à fait poignant. Trois points aperçus au loin et puis trois formes humaines qui avançaient, vers où ? vers quoi ? Enfin trois visages souriants... et de quel sourire ! Le désert s'anime, prend vie parce que trois petites sœurs avancent légèrement dans l'étincelante vibration de l'espace sans limite, trois petites sœurs habitées d'une mystérieuse présence qui leur communique force, douceur et joie. Malraux les croise, s'arrête, leur offre l'hospitalité du véhicule qui le conduisait vers le Hoggar. Elles remercient avec une extrême gentillesse et s'excusent de devoir renoncer à l'invitation : « Ce n'est plus très loin », disaient-elles... Une cinquantaine de kilomètres, constatait Malraux. Poursuivant sa route, il se retourna et les aperçut encore au travers du nuage de sable soulevé par le convoi : il les vit déposer leurs sacs pesants sur le bord de la piste pour aussitôt reprendre leur marche ; sans doute, pensait-il, était-ce au profit de quelques Touaregs miséreux qui passeraient par là... Où allaient-elles ? Probablement, ajoutait-il, leur destination avait peu d'importance, car leur destin était de marcher avec le Christ qu'elles portaient en elles : la foi d'Abraham illuminée par Jésus. Après François d'Assise le christianisme produisait encore cela. Il produisait aussi Clau-

del, Bernanos, Rouault et des hommes tels que son ami Edmond Michelet : qui le liait une véritable amitié spirituelle... Et surtout il a engendré Chartres et les siècles d'art chrétien où Malraux reconnaissait une des plus hautes manifestations de cette transcendance qui fait l'homme plus grand que lui-même.

#### **l'aveu implicite de sa constante quête de Dieu**

Une telle complicité avec l'univers chrétien, dont il est issu, et avec la foi qu'il n'a cessé de frôler peut aisément, ou malaisément, s'accommoder d'une position agnostique, la sienne, aussi éloignée du scepticisme ou de l'athéisme que du matérialisme scientiste. « Je suis agnostique, me dit-il un jour : il faut bien que je sois quelque chose, car n'oubliez pas que je suis très intelligent..., mais vous savez mieux que moi que nul n'échappe à Dieu ». Cet aveu déjà cité m'avait laissé perplexe. Ne l'ayant jamais oublié, je cherchais à en savoir davantage et, quelques mois après, à l'occasion d'une émission télévisée, je m'aventurais à tenter de connaître son sentiment personnel sur le propos de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si déjà tu ne m'avais trouvé ». Il échappait à ma question, car sa réponse fut une longue et intelligente tirade sur Pascal. Je compris alors qu'il eût été indiscret de poursuivre mes investigations et qu'il convenait de respecter ce voile de pudeur dont il s'entourait volontiers sur ce qui aurait pu être son secret rapport à Dieu. Une scène me revient à la mémoire. Nous étions quatre dans le grand salon de la maison qu'il occupait alors à Boulogne : trois prêtres et lui. L'un d'entre nous s'efforçait de convaincre son confrère de ne pas divorcer avec l'Église. Malraux intervint : « Vous perdez votre temps. Mieux vaudrait prier pour lui et avec lui ».

Il est un fait qui n'échappait pas à André Malraux et qui, je l'imagine, devait être pour lui l'objet d'une constante surprise. Il n'ignorait pas avoir été et — demeurer encore pour un bon nombre de ses amis —

une source de croissance dans la foi, voire même de conversion, tellement il vivait certaines des valeurs portées et dévoilées par l'Évangile. Il m'a même semblé qu'une certaine conscience de sa responsabilité à l'égard des chrétiens l'avait progressivement conduit à modifier son vocabulaire : j'ai connu le temps où il n'était question que de « fraternité », et puis celui où les mots de « charité » et de « bonté » lui étaient devenus plus familiers, peut-être parce qu'il était sensible à la bonté des autres, peut-être aussi parce que, libéré de la nécessaire dureté du révolutionnaire à l'action, il se découvrait lui-même fondamentalement bon.

Ainsi sommes-nous quelques-uns à savoir qu'un agnostique peut aussi être l'instrument de la grâce. Je ne sais comment Malraux appelait cela. Mais plus d'une fois il me posait la question : « Qu'appellez-vous la grâce ? »

Finalement qu'attendait Malraux de la religion ? Pour lui-même je l'ignore. Je sais seulement que je me devais de respecter le silence de ses profondeurs, là où se joue la secrète relation entre l'homme qu'il fut et la transcendance qui l'animait. En revanche, ce qu'il attendait de la religion pour le monde de demain me paraît plus clair. Ce prophète du siècle ne voyait de salut pour l'humanité qu'au travers d'un retour à une civilisation de la foi. Sans en soupçonner la nature, il la souhaitait, la prévoyait et l'attendait comme la nécessaire condition de la survie de l'humanité, du redressement et de la montée spirituelle de l'homme : « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux », me confiait-il, avant même de rendre publique cette ultime vision de l'avenir. Il aimait m'entendre lui révéler les signes, certes encore bien discrets, propres à justifier ce regard sur demain. Puisse-t-il avoir raison !

« On peut désormais pressentir un prochain siècle de foi profonde » (Roger Schutz à Jean-Paul II).

Pierre Bockel  
*Conférence à la session de la Paroisse universitaire  
Le Laus, 25 août 1987*